Illinois U Library

NUMÉRO 150

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

GYMNASE

Direction: PAULE ROLLE

DENISE GREY
DANIEL LECOURTOIS
ANDRÉ BERVIL
ET
JULIEN CARETTE
DANS

Faites-moi confiance...

Décor de JEAN-PIERRE DUX

Comédie de MICHEL DURAN
Mise en scène de JEAN MEYER
Musique de LOUIGUY

AVEC
MARCELLE PRAINCE
JEAN-HENRI CHAMBOIS
NICOLE VERVIL
JOSÉ ARTUR
AVEC
PICOLETTE
ET
MICHEL SALINA

TOUS LES SOIRS A 21H (SAUF JEUDI) MATINÉE DIMANCHES ET FÊTES A 15H – LOCATION TOUS LES JOURS DE 11 A 18H. PRO. 16-15

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Fonsine Hélène Achille Mme Brignon Sophie

Achille Balard

Fonsine Robi Marfin Sophie

1 FONSINE. — *Je suis avec une vieille* et *ma nièce...*
ACHILLE, se présentant. — *Achille. Achille.* (ACTE I.)

2 BALARD. — *Alors, patron, c'est pour qu*
ACHILLE. — *Le jour que je déci* (ACTE I.)

3 ROBI. — *Je peux dire à la dame qu faim ?* (ACTE I.)

4 FREDDO. — *On ne refuse jamais à M. Ac il est toujours raisonnable.* (ACTE I.)

5 FONSINE. — *Comment vous remercier, sieur Larique, pour le charmant loc que vous m'avez envoyé ?* (ACTE I.)

Marfin Balard Larique Freddo

Fonsine Larique

FAITES-MOI CONFIANCE

Comédie en 3 actes

de MICHEL DURAN

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 27 novembre 1953, au Théâtre du GYMNASE, dans une mise en scène de JEAN MEYER, un décor de JEAN-PIERRE DUX et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Fonsine ..... *Denise GREY*
Mme Brignon ..... *Marcelle PRAINCE*
Sophie ..... *Nicole VERVIL*
Hélène ..... *PICOLETTE*
M. Achille ..... *Daniel LECOURTOIS*
Balard ..... *André BERVIL*
Marfin ..... *Jean-Henri CHAMBOIS*
Robert, dit Robi ..... *Yves-Marie MAURIN*
Freddo ..... *José ARTUR*
Larique ..... *Julien CARETTE*
Corsini ..... *Michel SALINA*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by Michel DURAN.

Supplément au N° 409 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

Le living-room d'un petit hôtel particulier, dans le quartier d'Auteuil. Ameublement cossu. Il y a un piano demi-queue dans un coin. Un escalier intérieur monte aux chambres. Un vieux coffre a été arrangé en divan.

Au lever du rideau, Fonsine, Sophie et Mme Brignon tricotent. Fonsine se lève.

Mme BRIGNON, *qui regarde le tricot de Sophie.* — Attention, trois points à l'envers et deux points de moins à chaque rang.

FONSINE. — Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Voilà plus d'un quart d'heure que j'ai sonné. *(Elle va ouvrir une porte et appelle :)* Hélène !

VOIX D'HÉLÈNE. — Oui, madame, j'ai entendu.

FONSINE. — Vous n'avez pas oublié notre thé ?

Mme BRIGNON. — Avec du citron pour moi.

VOIX D'HÉLÈNE. — Mais non, madame.

SOPHIE. — Qu'est-ce qu'elle a encore ?

FONSINE. — Depuis ce matin, elle est furieuse. Il n'y a pas moyen de lui demander quoi que ce soit. Entre nous, je crois que le garçon boucher l'a quittée.

SOPHIE. — Nous allons encore changer de fournisseur. C'est dommage, il avait de la bonne viande.

Mme BRIGNON. — Je vous l'avais dit, madame Lefranc, quand vous l'avez engagée : cette fille a mauvais genre.

FONSINE. — Il fallait bien la sortir d'où elle était. Nous sommes bien heureuses qu'elle consente à rester chez nous. Elle pourrait nous avoir quittées depuis longtemps !

Mme BRIGNON. — Quelle époque ! Est-elle honnête, au moins ?... Je veux dire : ne vole-t-elle pas ?

SOPHIE. — Un peu.

FONSINE. — Oh ! si peu. Et elle est propre.

Mme BRIGNON. — Travailleuse ?

SOPHIE. — Si on doit juger son ardeur au travail par ce qu'elle casse, elle est infatigable.

Mme BRIGNON. — Ah ! ma pauvre madame Lefranc...

FONSINE. — Il faut prendre la vie comme elle est, madame Brignon, de moins en moins drôle.

Mme BRIGNON. — Tout ça, c'est la faute au gouvernement, à cette sale politique...

FONSINE, *riant.* — Voilà Mme Brignon q s'emballe.

Mme BRIGNON. — Quand je pense que m mari — que Dieu ait son âme ! — m'av laissé une gentille fortune, de quoi termin mes jours confortablement, et qu'avec leu dévaluations, leur politique, leurs guerres, i ont fait qu'avec cet argent je ne peux pl vivre...

FONSINE. — Nous en sommes toutes l madame Brignon...

Mme BRIGNON. — Si je vous disais que j' vendu un bijou...

FONSINE. — Vous commencez seulement Ma pauvre amie, il y a longtemps que je n' ai plus... Vous pensez bien que, si je me su décidée à louer une chambre meublée et prendre un pensionnaire, c'est parce qu'il me restait rien d'autre à faire.

SOPHIE. — C'est d'ailleurs moi qui ai cette idée.

Hélène entre, apportant le plateau. C'e une petite vamp, coquette, qui pen plus à l'amour qu'à son service ; e est visiblement de mauvaise humeur.

FONSINE. — Merci, Hélène.

Mme BRIGNON. — En tout cas, méfiez-vous n'introduisez pas n'importe qui sous vot toit.

FONSINE. — Vous pensez bien que j'ai pr mes précautions.

HÉLÈNE. — Et pourquoi Madame ne pre drait pas un étudiant ? Il paraît qu'ils ma quent de logement.

FONSINE. — J'y penserai, Hélène.

Hélène sort. Sophie éclate de ri Mme Brignon est outrée.

Mme BRIGNON. — Quel toupet !

SOPHIE. — Elle pense déjà à remplacer garçon boucher !

Mme BRIGNON. — Un étudiant ! Ce serait joli. Avec cette fille ! Croyez-moi, prem comme pensionnaire une vieille dame ou vieux monsieur...

FONSINE. — Justement, c'est un monsie Il m'a été recommandé par M. Larique.

Mme BRIGNON. — Vous avez raison, il va mieux louer par relations que par annonc on est plus sûr des gens qui rentrent ch vous. Pourvu qu'il soit tranquille et ne reçoi pas de femmes !

FONSINE. — Non, non. M. Larique m'a rassurée à ce sujet. Cette personne vient de subir une opération, paraît-il, et elle a besoin de calme et de repos.

Mme BRIGNON. — C'est un monsieur âgé ?

FONSINE. — Non. Plutôt jeune.

Mme BRIGNON. — Intéressant cela. Peut-être qu'il pourrait faire un mari pour Sophie.

SOPHIE. — Mais je n'ai aucune envie de me marier... Je suis très heureuse comme ça.

Mme BRIGNON. — On dit ça... Je l'ai dit aussi, mais, lorsque M. Brignon m'a demandé ma main — le cher homme ! — j'ai été très émue et très heureuse. Je n'étais pourtant plus une jeune fille. Je veux dire par là que j'avais passé la trentaine depuis une dizaine d'années. Hélas ! je ne pouvais soupçonner que M. Brignon était cardiaque et qu'il me quitterait quelques semaines seulement après notre union... S'il vivait encore, je n'en serais pas là... Il était si travailleur, j'aurais encore mes bijoux, mes domestiques...

Elle se tamponne les yeux.

FONSINE. — Alons, Mme Brignon, du courage.

Sophie et Fonsine échangent des signes. Elles sont habituées à ces explosions de regrets. Hélène entre, toujours de méchante humeur.

HÉLÈNE. — Il y a un monsieur qui demande Madame. Au sujet de la chambre.

FONSINE. — C'est mon locataire.

Aussitôt, la douleur de Mme Brignon fait place à une grande curiosité.

Mme BRIGNON. — Comment est-il ?

HÉLÈNE. — J'aime pas les barbus.

FONSINE. — C'est fâcheux, ma petite Hélène, mais vous vous habituerez peut-être.

HÉLÈNE. — Sûrement pas.

FONSINE. — Voulez-vous faire entrer tout de même ce monsieur ?

Hélène sort à regret.

Mme BRIGNON. — Quelle effrontée ! C'est très bien, un homme qui porte la barbe, ça fait sérieux. M. Brignon en portait une qui était superbe !

Hélène fait entrer M. Achille. C'est un homme à la silhouette jeune, bien habillé, très courtois. Il porte, en effet, une courte barbe et des lunettes aux verres teintés.

ACHILLE. — Bonjour, mesdames... Je m'excuse... peut-être suis-je importun...

FONSINE, *s'avançant.* — Mais pas du tout, monsieur... Vous venez pour visiter la chambre de la part de M. Larique ?

ACHILLE. — Oui, madame. Mais je peux me présenter plus tard... Je vois que vous êtes en compagnie...

FONSINE. — Oh !... Je suis avec une vieille amie et ma nièce...

ACHILLE, *se présentant.* — Achille, Léon Achille.

FONSINE. — Je vais vous montrer la chambre.

ACHILLE. — Je vous en prie, madame. Je suis désolé de vous déranger. Je vais revenir.

FONSINE. — Mais pas du tout. Nous prenions le thé... Voulez-vous prendre une tasse avec nous ?

ACHILLE. — Vous êtes trop aimable...

FONSINE, *à Hélène qui restait curieusement.* — Hélène, une tasse pour Monsieur.

ACHILLE. — Volontiers, madame. *(Il ôte ses lunettes et explique.)* Ce sont des lunettes que je mets seulement pour sortir. Je suis très sensible des yeux. Vraiment, je suis confus...

Mme BRIGNON. — Vous le serez souvent, si vous habitez ici. Mme Lefranc est la bonté, la générosité même. Une vraie providence. Cette maison est une succursale de chez le Bon Dieu. Le nombre de gens qu'elle a aidés, qu'elle a soignés, est incalculable, positivement... sans compter les œuvres dont elle s'occupe...

FONSINE. — Voyons, Mme Brignon, ceci n'intéresse pas Monsieur. Et, de plus, vous exagérez énormément.

SOPHIE. — Tout ceci est parfaitement exact, monsieur. Ainsi, moi, je suis orpheline et tante Fonsine m'a recueillie, élevée...

FONSINE. — Allons, parlons d'autre chose...

Hélène apporte la tasse de thé et s'en va.

Mme BRIGNON. — C'est comme cette bonne. Savez-vous où Mme Lefranc l'a dénichée ? Dans une maison de redressement. Pour lui donner une chance dans la vie, dit-elle. Prions Dieu qu'elle n'ait pas à s'en repentir !

ACHILLE, *à Fonsine.* — Je vous félicite, madame. Cette enfant doit vous être très reconnaissante et dévouée.

Mme BRIGNON. — Ne croyez pas ça, monsieur. Elle a déjà oublié.

FONSINE. — Un sucre, deux sucres, monsieur ?

ACHILLE. — Sans sucre, merci, madame. La chambre que vous avez à louer peut-elle être occupée tout de suite ?

FONSINE. — Immédiatement, monsieur. Vous serez mon premier locataire.

Mme BRIGNON. — C'est une chambre splendide, juste à l'angle, avec deux fenêtres sur les deux rues et une salle de bains.

ACHILLE. — C'est parfait.

FONSINE. — Ce n'est pas une chambre de palace, évidemment.

ACHILLE. — Je l'espère bien. Le docteur m'a ordonné le repos, le dépaysement. Ce qui m'a séduit ausitôt en entrant, c'est cette atmosphère discrète et tranquille. Je sens que je me plairai beaucoup ici, si toutefois vous voulez bien m'accepter comme locataire.

FONSINE. — Le plus simple est que vous alliez voir la chambre... Sophie, veux-tu conduire monsieur ?

SOPHIE. — Volontiers, ma tante.

Elle se lève. Achille en fait autant.

ACHILLE. — C'est une simple formalité. Je suis certain qu'elle me conviendra parfaitement.

Il sort avec Sophie.

Mme BRIGNON. — Je crois que vous avez déniché du premier coup l'oiseau rare. J'en suis heureuse pour vous, chère amie.

FONSINE. — C'est inespéré.

Mme BRIGNON. — Seulement, permettez-moi de vous donner un conseil. Convenez bien du prix avec lui et faites-vous donner une provision d'avance.

FONSINE. — Vous croyez ? Ce manque de confiance ne le vexera pas ?

Mme BRIGNON. — Pas du tout, c'est l'usage. Et puis, vous devez savoir qui vous recevez chez vous. Questionnez-le sans en avoir l'air.

FONSINE. — Oui, vous avez raison. Je vais me renseigner discrètement.

Achille revient avec Sophie.

ACHILLE. — Cette chambre me plaît beaucoup, madame. C'est exactement ce que je désirais. Un endroit confortable et tranquille d'où je puisse continuer à m'occuper de mes affaires sans voir personne, sauf mes collaborateurs immédiats.

SOPHIE. — Monsieur a surtout regardé la vue qu'on a de la fenêtre.

ACHILLE. — La rue est calme et ça me plaît.

SOPHIE. — Le diplôme accroché au mur a beaucoup amusé Monsieur.

ACHILLE, *corrigeant.* — Intéressé. Je ne me serais pas permis de me moquer.

Mme BRIGNON. — De quoi parlez-vous donc ?

FONSINE. — Papa avait versé tout son or à l'Etat pendant l'autre guerre. Alors, on lui a donné un diplôme.

SOPHIE. — Oui. Une belle somme. Si tante Fonsine l'avait maintenant !

FONSINE. — Papa était très patriote.

SOPHIE. — Je crois bien. Après avoir donné son or, il s'est engagé et n'est pas revenu.

ACHILLE. — La gloire est entrée dans votre maison, madame.

SOPHIE. — Et la gêne. Si grand-père avait été moins patriote, tante Fonsine serait plus riche. Elle n'en serait pas réduite à devenir logeuse.

FONSINE. — Sophie, voyons... Excusez-la...

ACHILLE. — C'est tellement compréhensible...

Mme BRIGNON. — Le malheur des uns fait le bonheur des autres...

ACHILLE. — Comme c'est vrai, madame !

Mme BRIGNON. — Puisque, grâce à cela, vous allez loger ici.

ACHILLE. — Vous m'avez devancé dans le madrigal, madame.

Mme BRIGNON. — Allons je me sauve...

ACHILLE. — Je ne vous fais pas fuir ?

Mme BRIGNON. — Non, non. Mais vous avez certainement à parler avec Mme Lefranc... Au revoir, monsieur.

ACHILLE. — Mes hommages, madame.

Mme BRIGNON. — Nous nous reverrons certainement car je suis une familière de la maison. *(A Fonsine :)* Au revoir... N'oublions pas nous tricotons mardi chez Mme Ledu pour les petits orphelins de Brest.

FONSINE. — Non, non. Je n'oublie pas... Au revoir... Sophie, raccompagne Mme Brignon. Et donne-lui le manteau pour la jeune femme d'à côté.

SOPHIE. — Oui, ma tante.

Sophie et Mme Brignon sortent. Un moment de gêne de la part de Fonsine qui ne sait comment aborder la conversation. M. Achille, lui, est très à son aise.

ACHILLE. — Très sympathique, cette dame.

FONSINE. — Oui. Et pourtant sa vieillesse est bien triste.

ACHILLE. — La vieillesse n'est jamais bien gaie.

FONSINE. — Ça dépend. Je crois que je saurai vieillir.

ACHILLE. — Oh ! vous, madame, vous vous accommoderez toujours de tout. Vous êtes une nature heureuse, ça se voit tout de suite. Vous plaignez tout le monde et vous ne pensez jamais à vous.

FONSINE. — Si je sens que je vais m'attendrir sur mon sort, je pense à ceux qui sont plus malheureux que moi.

ACHILLE. — Cette maison vous appartient ?

FONSINE. — Oui, encore pour quelque temps, du moins.

ACHILLE. — Vous allez la vendre ?

FONSINE. — J'y serai peut-être forcée.

ACHILLE. — Hypothéquée ?

FONSINE. — Pas encore, mais ça ne saurait tarder.

ACHILLE. — Vous avez fait de mauvaises affaires ?

FONSINE. — Non. Pas d'affaire du tout. Dans la famille, nous avions une tradition : faire confiance à l'Etat.

ACHILLE. — Aïe, aïe, aïe !

FONSINE. — Alors, de versements d'or en emprunts garantis, de conversions forcées en dévaluations toujours démenties, et toujours réalisées... l'Etat n'a qu'une parole, malheureusement il en a souvent besoin et il la reprend. Avec d'autant plus de facilité que le ministre qui la retire n'est pas celui qui l'avait donnée.

ACHILLE. — C'est l'utilité des changements de ministères, madame.

Sophie est revenue.

FONSINE. — Bref, je suis ruinée. Mais à quoi bon récriminer comme Sophie ? Nous vivons une période de bouleversement. Les choses s'arrangeront. Il paraît qu'une nouvelle civilisation commence.

ACHILLE. — Je peux cependant vous affirmer ne chose, madame : c'est qu'on y tondra ujours les moutons. Mais revenons à des hoses plus immédiates. Puis-je faire venir es bagages ? J'ai l'intention d'emménager e soir même.

FONSINE. — Mais naturellement. Sophie, réviens tout de suite Hélène que Monsieur rend la chambre et que nous serons trois à îner. Annonce-lui la nouvelle avec pré-aution. Elle est si susceptible !

SOPHIE. — Oui, ma tante.

Elle sort.

FONSINE, *avec gêne.* — Heu... ça me gêne eaucoup d'aborder cette question... Je n'ai as l'habitude... J'ai peur de vous froisser.

ACHILLE, *souriant.* — La question d'argent ? ombien, madame ?

FONSINE, *très gênée.* — Eh bien ! heu... tout ompris... Je vous assure que nous ferons tout e que nous pourrons pour vous contenter... il ne semble que... Oh ! que c'est gênant. Enfin, votre avis, ça vaut combien ?

ACHILLE, *souriant.* — Votre prix sera le ien. Ou plutôt le mien sera le double du ôtre.

FONSINE. — Non ? Oh ! c'est trop... 'est-à-dire... je ne sais pas encore ce que je ais vous demander...

ACHILLE. — Pensez-y. En attendant, voici ne somme qui vous permettra d'y réfléchir ans hâte. Je peux payer, madame. *(Il lui emet quelques gros billets.)* Je ne suis pas entier, je travaille.

FONSINE. — Ah ? Justement. Oui... en effet... e n'osais pas vous demander...

ACHILLE. — Ce que je fais ? Je suis dans es affaires financières.

FONSINE. — Quel dommage que je n'aie lus d'argent, vous m'auriez aidé de vos onseils pour mes placements.

ACHILLE. — Je ne place pas le mien nadame. Je déplace celui des autres.

FONSINE. — Ah ! c'est très intéressant. Je ne comprends pas... Je n'ai jamais rien ompris aux finances...

ACHILLE, *souriant.* — Oui, et vous m'en vez dit le résultat. Pour la nourriture, je ne uis pas difficile, j'ai un appétit modéré, un on estomac, et je suis sobre. Je sors peu. Mes ffaires m'obligeront à recevoir quelques isites, si vous le permettez, mais toutes nasculines...

FONSINE. — Vous êtes la perle des pen-ionnaires, monsieur...

ACHILLE. — Achille. J'espère confirmer ette opinion. Je vous demande la permission e me retirer quelques instants. Le temps 'aller chercher mes bagages.

FONSINE. — Ils sont loin ?

ACHILLE. — Devant la maison, dans un taxi.

FONSINE. — Il fallait le dire plus tôt, nonsieur... Je vais demander à Hélène de vous aider... ou plutôt non, ça la dérangerait. Je vais descendre avec vous.

ACHILLE. — N'en faites rien, je vous en prie. J'ai quelqu'un pour les monter. A tout de suite.

FONSINE. — Je vais faire votre reçu.

ACHILLE. — Ce n'est pas la peine...

FONSINE. — Oh ! mais si. J'y tiens.

Achille est sorti. Fonsine va écrire à un petit secrétaire. Hélène entre.

HÉLÈNE. — Je viens prévenir Madame que je m'en vais.

FONSINE. — Hein ? Vous voulez nous quitter ?

HÉLÈNE. — Oui. Je veux changer de quartier.

FONSINE. — Mais pourquoi ?

HÉLÈNE. — Affaire de cœur. Et puis, moi, j'aime le changement. Chez Madame, c'est trop triste, Madame ne reçoit jamais.

FONSINE. — Nous allons avoir un pensionnaire, justement.

HÉLÈNE. — Alors, ça va me faire du travail en plus.

FONSINE. — Nous vous aiderons, Mlle Sophie et moi.

HÉLÈNE. — Alors, je ne serai plus tranquille dans ma cuisine.

FONSINE. — Ma petite Hélène, je comptais aussi vous augmenter.

HÉLÈNE. — C'est tout naturel.

FONSINE. — Bien sûr. Mais je vous fais remarquer que, bien que vous soyez débutante, je vous paie déjà le salaire maximum.

HÉLÈNE. — Du moment que Madame me le reproche et n'est pas contente de mon service...

FONSINE. — Je n'ai pas dit ça...

HÉLÈNE. — Enfin, madame, vous voilà prévenue. Je m'en vais.

FONSINE. — Pas tout de suite ?

HÉLÈNE. — J'aime mieux. Les barbus, ça me flanque le cafard. On m'a parlé d'une place chez une dame seule qui n'est jamais là, et qui a la même taille et la même pointure que moi.

FONSINE. — Voyons, ma petite Hélène, vous n'allez pas nous abandonner aujourd'hui justement quand ce monsieur arrive...

Achille entre, suivi de Balard qui porte deux valises. Balard est un costaud, bien habillé, lui aussi.

ACHILLE. — Madame Lefranc, je vous présente M. Balard, mon homme de confiance, qui viendra quelquefois ici prendre mes ordres.

FONSINE. — Enchantée, monsieur.

BALARD. — Bonjour, madame.

ACHILLE. — Vous avez l'air d'être ennuyée, madame ?

FONSINE. — Oui... Hélène quitte mon service. Je suis désolée. Juste le jour de votre arrivée.

ACHILLE. — Ce n'est pas à cause de moi, je pense ?

HÉLÈNE. — Mais non. J'ai trouvé une place ailleurs.

ACHILLE. — Balard, montez mes valises. C'est au premier, la porte à gauche.

BALARD. — Oui, patron.

Il sort avec les valises.

ACHILLE. — Peut-être suis-je indiscret, mais puis-je savoir le motif du départ de Mademoiselle ?

HÉLÈNE. — Je viens de le dire.

FONSINE. — Hélène a une petite déception amoureuse et elle veut changer de quartier.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas une petite déception, madame, c'est un chagrin d'amour.

ACHILLE. — J'ai l'impression que ça peut s'arranger.

HÉLÈNE. — Non. C'est un sale type, je ne veux plus le voir.

FONSINE. — Voyons, Hélène, je vous promets que nous changerons de fournisseur. *(A Achille :)* C'est le garçon boucher.

HÉLÈNE. — J'ai déjà dit à Madame que je m'ennuyais ici. Je veux travailler ailleurs.

FONSINE, *à Achille, un peu gênée.* — C'est aussi une question... comment dirais-je ?... d'esthétique. Elle n'aime pas les hommes barbus.

ACHILLE. — Oh ! si ce n'est que ça... on pourra s'arranger. Cette barbe n'est que passagère, accidentelle, si j'ose dire.

FONSINE. — Vous voyez, Hélène, Monsieur vous sacrifiera sa barbe.

HÉLÈNE, *têtue.* — Faut que je rentre demain dans ma nouvelle place.

FONSINE. — Hélène, je vous demande ça comme un service... Restez, au moins, quelques jours... le temps de prendre nos dispositions... Vous ne ferez que le minimum...

ACHILLE. — Laissez-moi lui parler, madame. Je vais la convaincre de rester.

FONSINE. — Je suis navrée, monsieur Achille. Cet incident, juste le jour de votre arrivée...

ACHILLE. — C'est sans importance, chère madame. Faites-moi confiance. *(Achille pousse Fonsine vers la porte. Fonsine est sortie. Achille vient devant Hélène et son ton est toujours aimable.)* Vous ne pouvez pas quitter le service de Madame aussi légèrement, ma chère enfant. Mme Lefranc est une femme généreuse qui, si je ne m'abuse, a été très bonne pour vous.

HÉLÈNE. — Oh ! si c'est un cours de morale, vous perdez votre salive. Très peu pour moi...

ACHILLE. — Voyons, ma chère petite, il faut avoir de la reconnaissance.

HÉLÈNE. — Passez la main. Ça ne prend pas.

Achille, qui est devant elle, lui flanque une paire de gifles. L'autre, ahurie et secouée, reste sans réaction.

ACHILLE, *avec un aimable sourire.* — Et ça

HÉLÈNE. — Oh !

Balard qui redescendait de la chambre d M. Achille a tout vu. Sans étonnemen excessif, il s'approche.

BALARD. — Qu'y a-t-il, patron ? Elle vous manqué de respect ?

ACHILLE. — Mademoiselle veut quitter s patronne !

BALARD. — Pourquoi ?

ACHILLE. — Chagrin d'amour, égoïsme stupidité.

HÉLÈNE. — Dites donc, vous !

BALARD. — Ferme ça, petite, ou gare à to museau. On n'interrompt pas M. Achille.

ACHILLE. — Elle restera au service de Mme Lefranc, et je te charge de la dresser.

HÉLÈNE. — Dites donc, vous !

ACHILLE, *à Balard.* — J'y tiens. Fais-lu comprendre qu'il vaut mieux obéir. Tu en a la responsabilité. Mes valises sont là-haut ?

BALARD. — Oui, patron.

ACHILLE. — Bon. *(Il va monter à s chambre.)* Je vais me raser ; moi non plus je n'aime pas les barbus. Tu as regardé pa la fenêtre ?

BALARD. — Oui. C'est O.K. *(Il met le pouc en l'air pour appuyer son affirmation. Dè que M. Achille a disparu, Hélène veut sortir mais Balard la retient brutalement.)* Dou cement, bébé. Je ne t'ai pas dit de disposer Tu as du chagrin, il paraît. Ça se tassera. E attendant, pas de bêtises, tu restes ici.

HÉLÈNE. — Si je veux.

Balard lui flanque une paire de claque qui laisse Hélène sidérée.

BALARD. — Tu as été mal élevée, ma parole Quand M. Achille a décidé quelque chos souviens-toi qu'il faut obéir sans rouscailler.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas mon patron.

BALARD. — C'est le mien. Je lui obéis. Et t m'obéiras à moi, sinon c'est la dérouillée. C serait dommage d'abîmer une petite g comme la tienne. *(Il la regarde de haut e bas.)* Tu es bien roulée.

Il la tripote sans vergogne.

HÉLÈNE, *moitié choquée, moitié matée.* — Dites donc, vous !

BALARD. — Quel âge as-tu ?

HÉLÈNE. — Ça ne vous regarde pas.

BALARD. — Faux-poids ou majeure ?

HÉLÈNE. — Majeure.

BALARD. — Je préfère. *(Il l'embrasse brus quement sur la bouche.)* Tu l'oublieras, to chagrin. Comment t'appelles-tu ?

HÉLÈNE. — Hélène.

BALARD. — Je t'appellerai Nini. Dans l'in timité.

HÉLÈNE. — Mais...

BALARD. — Moi, c'est Toto...

HÉLÈNE. — Mais...

BALARD. — Tu parleras quand je te donnerai la parole. Maintenant, écoute bien. Pas un mot de notre conversation à ces dames. Sinon, c'est la dérouillée. N'essaie pas de cavaler, je te rattraperai et ce serait la dérouillée.

HÉLÈNE. — Que faut-il que je fasse ?

BALARD. — Ton service et la boucler.

Achille revient, cette fois sans barbe, l'air plus jeune, toujours aimable, toujours courtois.

ACHILLE. — Alors ?

BALARD. — Je vous aime mieux comme ça, moi aussi... *(Il montre Hélène.)* C'est arrangé avec la môme.

ACHILLE. — Je savais bien que cette jeune personne serait sensible à nos arguments. Allez dire à Madame que vous restez à son service.

BALARD. — Vas-y, Nini.

Hélène complètement matée, s'en va docilement. Balard sort un paquet de cigarettes et va en prendre une.

ACHILLE. — Ne fume pas avant d'avoir demandé la permission à Mme Lefranc.

BALARD, *un peu étonné.* — Bon.

ACHILLE. — Je veux qu'on soit très poli avec ces dames, qui sont charmantes.

BALARD. — J'en ai vu qu'une.

ACHILLE. — L'autre est sa nièce, une jeune vieille fille à lunettes. Tu diras à Fredo qu'il doit passer ici pour mon neveu. Il est prévenu ?

BALARD. — Oui. Il va venir avec Marfin, s'il le trouve. Mais il paraît que Marfin est en pétard avec sa femme.

ACHILLE. — Il ne l'avait donc pas quittée ?

BALARD. — Oui et non. A cause du gosse, il la revoit. *(Achille s'installe dans un fauteuil debout.)* A votre avis, patron, c'est pour quand ?

ACHILLE, *sans lever les yeux.* — Le jour que je déciderai.

BALARD. — Merci de la précision.

ACHILLE, *levant la tête.* — Tu veux partir en vacances ?

BALARD. — Non. C'était pour savoir.

ACHILLE. — Je ne le sais pas encore moi-même. Je suis ici pour étudier la question.

BALARD. — Parce que... j'ai fait le compte, il ne reste pas lerche.

ACHILLE. — Surveille ta langue. Ici, défense de parler argot.

BALARD. — Excuses... A peine deux cent mille.

ACHILLE. — En vrai ?

BALARD. — En vrai, en faux, en dollars et en pièces d'or estimées au plus haut cours.

ACHILLE. — Ça suffira.

BALARD. — Après tout ce que vous avez possédé, c'est pas ler... c'est par lourd.

ACHILLE. — La liberté coûte cher.

Il replie son journal.

BALARD. — Quoi de neuf dans les journaux

ACHILLE. — L'affaire Baratino est en troisième page, sur une colonne.

BALARD, *souriant.* — On l'enterre.

ACHILLE. — La plus grosse escroquerie du siècle, comme ils disent, les aura occupés trois mois.

BALARD. — Elle nous aura fait vivre trois ans. Ce que l'argent est dur à gagner ! Bon Dieu ! Quelle époque !

Fonsine revient, radieuse ; elle s'arrête, ravie, voyant Achille rasé.

FONSINE. — Ah ! Vous êtes beaucoup mieux comme ça... Je suis confuse de vous avoir obligé...

ACHILLE. — Je l'avais laissée pousser à la clinique, mais je comptais bien la couper.

FONSINE. — Monsieur Achille, Hélène vient de me parler, elle reste... Je ne sais comment vous remercier, car c'est à vous que je dois ça.

ACHILLE. — Je vous en prie, madame, n'en parlons plus.

FONSINE. — Comment avez-vous fait pour la faire changer d'avis, une fille si têtue ?

ACHILLE. — J'ai fait appel aux bons sentiments. C'est une enfant qui, sous un aspect un peu rude, est très sensible. Je crois qu'elle sera maintenant beaucoup plus souple.

FONSINE. — C'est magnifique. Vous êtes une providence, monsieur Achille !

ACHILLE. — Chère madame, j'étais tellement sûr que la chambre me conviendrait que j'ai donné rendez-vous à quelques-uns de mes collaborateurs. J'ai perdu beaucoup de temps avec cette opération et les affaires n'attendent pas.

FONSINE. — Mais je comprends très bien. Vous êtes ici chez vous, monsieur Achille.

ACHILLE. — Pourrais-je les garder à dîner pour fêter mon rétablissement ?

FONSINE. — Mais bien sûr, monsieur. Je vais tout de suite prévenir Hélène.

BALARD. — Laissez donc, madame, je vais y aller. Et je donnerai un coup de main, s'il le faut.

FONSINE. — Je suis confuse.

ACHILLE. — Il fait très bien la cuisine.

FONSINE. — C'est la deuxième porte à droite.

ACHILLE. — Il trouvera bien, allez. Je ne connais personne pour se repérer comme lui dans une maison qu'il ne connaît pas.

Balard est sorti. Il chantonne déjà en coulisse.

FONSINE. — Il est très gai.

ACHILLE. — Ses manières ne sont pas très distinguées, mais il m'est très dévoué, et j'ai la plus absolue confiance en lui.

FONSINE. — C'est ce qui compte aujourd'hui, monsieur : l'honnêteté.

ACHILLE. — A qui le dites-vous, madame !

Nous vivons à une époque, hélas ! où elle est de plus en plus rare !

FONSINE. — Il n'y a plus ,de moralité, monsieur. Chacun veut s'enrichir le plus vite possible, par n'importe quel moyen. Je ne sais pas si vous lisez les journaux...

ACHILLE. — Assez régulièrement, oui, madame...

FONSINE. — Vous avez lu l'affaire Baratino ?

ACHILLE. — Comme tout le monde.

FONSINE. — N'est-ce pas incroyable ? Voilà un monsieur qui a escroqué des centaines de millions et qui, le jour où le scandale a éclaté, a disparu mystérieusement.

ACHILLE. — Incroyable, en effet.

FONSINE. — Cet homme a certainement eu des complicités puissantes. La police a fait semblant de le chercher. On l'a laissé fuir, on a eu trop peur qu'il parle, probablement.

ACHILLE. — Ne croyez pas ça, madame. Ses complices politiques ou policiers aimeraient le faire taire définitivement plutôt que de le savoir encore en vie.

FONSINE. — C'est un homme traqué, en somme ? Il doit vivre des jours agoissants.

ACHILLE. — On le dit parti pour l'étranger.

FONSINE. — Somme toute, il va couler des jours heureux avec la fortune qu'il a amassée.

ACHILLE. — Ne croyez pas ça. Les complicités coûtent cher et le silence est d'or. Il serait bientôt à l'affût d'un nouveau coup que je n'en serais pas autrement étonné.

FONSINE. — Vous croyez ?

ACHILLE. — J'imagine.

FONSINE. — Alors c'est à dégoûter d'être malhonnête. Je préfère être à ma place qu'à la sienne.

ACHILLE. — Vous avez raison. Et peut-être souhaiterait-il partager votre vie tranquille !

FONSINE. — Ah ! voici votre reçu.

ACHILLE. — Ce n'était pas la peine.

FONSINE. — Pendant que j'y pense... Peut-être faudrait-il que vous remplissiez une fiche...

ACHILLE. — Vous y tenez ?

FONSINE. — N'est-ce pas obligatoire ?

ACHILLE. — Chère madame, pourquoi faire des paperasses, établir une déclaration qui ne vous attirera que des ennuis et des impôts nouveaux ? Ne serait-il pas plus simple de ne rien dire à personne et de me faire passer pour un parent qui habite chez vous ?

FONSINE. — C'est une idée, en effet... Oui, évidemment.. Oh ! vous avez raison... Mais Hélène sait que ce n'est pas vrai...

ACHILLE. — Elle ne dira rien, je m'en charge. Vous demanderez à Mme Brignon d'être discrète... *(Il regarde sa montre.)* Je vous demande pardon, il faut que je monte dans ma chambre, du courrier à écrire. A tout à l'heure, madame... Si mon neveu arrive, faites-moi prévenir, je vous prie.

Il monte vers sa chambre alors que Sophie entre.

SOPHIE. — Hélène demande s'il faut faire un entremets ?

FONSINE. — Je vais le préparer. Hélène s'occupera du poisson.

SOPHIE. — C'est M. Balard qui le prépare. Il prétend qu'il est un cordon bleu. Il est tordant, il n'arrête pas de chanter.

FONSINE. — Comment Hélène prend-elle ça ?

SOPHIE. — Pas mal du tout. Elle est déjà de meilleure humeur. Pour le moment, elle balaie les escaliers de la cave.

FONSINE. — Non ?

SOPHIE. — M. Balard trouvait qu'ils étaient sales.

FONSINE. — On nous a changé Hélène, je veux aller voir ça.

SOPHIE, *qui va sortir.* — Tu as fait remplir une fiche à M. Achille ?

FONSINE. — J'ai réfléchi. A quoi bon faire des paperasses ? Nous dirons que c'est un parent.

SOPHIE. — Tu as convenu avec lui du prix de pension ?

FONSINE. — Oui, oui, nous sommes d'accord...

SOPHIE. — Combien ?

FONSINE. — Non... à vrai dire, nous n'avons pas fixé de chiffre...

SOPHIE. — Voyons, Fonsine, ce n'est pas sérieux. Je t'avais dit ce qu'il fallait demander.

FONSINE. — Je n'ai pas osé, ça me semblait trop cher, mais ça s'arrangera, tu verras.

SOPHIE, *riant.* — Tu es incorrigible !

FONSINE. — En tout cas, il m'a versé des arrhes, sans que je lui réclame. Nous pouvons lui faire confiance, je suis sûre que c'est un gentleman. Quelle est ton impression ?

SOPHIE. — Pas mauvaise.

FONSINE. — La mienne est excellente. Et tu sais, il a rasé sa barbe ! *(On entend une sonnerie.)* Ça doit être un des invités que M. Achille attend. Va ouvrir, Hélène n'a pas dû entendre.

Sophie sort et revient peu après avec un homme qui tient à la main un petit garçon. L'homme est vêtu correctement. Il a un beau visage et l'air sombre. Le gosse, qui a entre six et huit ans, est un Poulbot assez mal nippé.

MALFIN. — Bonjour, madame. C'est bien ici qu'habite M. Achille ?

FONSINE. — Effectivement.

MARFIN. — Pouvez-vous lui dire que Marfin est là ?

SOPHIE. — J'y vais, Fonsine.

Elle sort. Un petit temps. Le gosse en profite pour mettre le doigt dans son nez.

MARFIN. — Laisse ton nez. *(Le gosse le retire pour se gratter le derrière.)* Laisse ton derrière. Et reste tranquille.

Fonsine regarde curieusement cet homme calme et triste. Puis elle regarde le petit garçon et s'approche de lui.

FONSINE. — Comment t'appelles-tu mon petit bonhomme ?

ROBERT. — Robert Marfin.

FONSINE, *à Marfin.* — C'est votre fils ?

MARFIN. — Oui, madame. Il ne me ressemble pas, n'est-ce pas ? C'est tout le portrait de sa mère. *(Au gosse :)* Reste tranquille.

Sophie revient.

SOPHIE. — M. Achille vous prie de l'attendre un instant.

FONSINE. — Asseyez-vous, monsieur.

MARFIN. — Merci, madame. *(Le gosse lui parle à l'oreille.)* Retiens-toi.

ROBERT. — Je ne peux plus.

MARFIN. — Tu ne pouvais pas me le dire avant d'entrer, non ?

ROBERT. — J'avais pas envie.

FONSINE, *riant.* — Viens, mon petit, je vais te conduire.

SOPHIE. — Mais non, Fonsine tiens compagnie à Monsieur ; je me charge de l'enfant. Venez, mon petit.

Elle prend le gosse par la main et l'emmène.

MARFIN. — Je suis désolé. *(A nouveau, un petit silence.)* Me permettez-vous de fumer, madame ?

FONSINE. — Certainement.

MARFIN. — Excusez-moi, c'est chez moi un vice. Surtout quand j'ai des ennuis.

Il allume une cigarette et fume. Un temps.

FONSINE, *pour dire quelque chose.* — M. Achille ne tardera pas à descendre.

MARFIN. — Excusez-moi. Je ne fais pas de frais de conversation. Je ne suis pas d'un naturel bavard. Surtout quand j'ai des ennuis.

FONSINE. — En somme, si je comprends bien, vous avez des ennuis ?

MARFIN. — Plutôt, oui. La femme m'a plaqué et elle me laisse le gosse sur les bras. Ce n'est pas le sien, remarquez. Il y a longtemps que la mère du petit est morte.

FONSINE. — Oh ! c'est affreux. Et votre seconde femme vous a quitté, comme ça, tout d'un coup ?

MARFIN. — Il y a une heure. Comme j'avais rendez-vous avec M. Achille, j'ai amené le gosse avec moi. Je ne pouvais pas le laisser à la maison, il aurait fait des bêtises, tout seul.

FONSINE. — Vous n'aviez pas de parents à qui le confier, des voisins ?

MARFIN. — Je ne connais pas mes voisins. Toute la famille est du côté de ma femme et je suis mal avec eux. Il faut que je vous dise que nous n'étions pas mariés.

FONSINE. — Pauvre monsieur !

MARFIN. — Excusez-moi, madame, je ne devrais pas vous raconter mes histoires... Je n'ai pas l'habitude de me confier à personne.

FONSINE. — Je suis très flattée, au contraire.

MARFIN. — Il y a des jours où on a envie de parler... des moments où on se sent trop seul.

FONSINE. — Vous avez du chagrin ?

MARFIN. — Non. Du cafard.

FONSINE. — Vous l'aimiez beaucoup ?

MARFIN. — Qui ?

FONSINE. — Votre compagne.

MARFIN. — Elle ? Pas du tout. Enfin, plus du tout. Sans le gosse, il y a longtemps que je l'aurais quittée. Mais elle l'élevait. Mal. Mais il n'était pas dans la rue.

FONSINE. — Elle est partie comme ça, sans prévenir ?

MARFIN. — Oui.

FONSINE. — Oh !

Sophie revient avec le gosse.

SOPHIE. — Venez, monsieur... voilà votre papa.

MARFIN. — Assieds-toi et sois sage.

FONSINE. — Pauvre gosse... *(A Marfin :)* Il sait ?

MARFIN. — Oui.

ROBERT, *à son père.* — Quoi donc que je sais ?

MARFIN. — Tais-toi.

ROBERT. — Tu peux bien me le dire puisque je le sais.

SOPHIE. — Il ne faut jamais poser de questions, mon petit enfant.

MARFIN. — Reste tranquille !

ROBERT. — Je veux savoir ce que je sais.

MARFIN. — Madame me demande si tu sais que ta mère est partie avec le grand du troisième.

ROBERT. — Ah ! bien sûr que le sais. Cette grande sauterelle !

MARFIN. — Parle poliment de ta belle-mère. C'est une garce, mais c'est tout de même pas à toi de juger.

Sophie et Fonsine se regardent un peu étonnés. M. Achille descend à ce moment de sa chambre.

ACHILLE. — Bonjour, Marfin.

MARFIN, *se levant.* — Bonjour, monsieur Achille.

ACHILLE. — Vous avez fait connaissance avec ces dames ?

FONSINE. — Oui. Nous sommes déjà de vieux amis. Il n'a plus grand'chose à nous cacher.

ACHILLE. — C'est votre fils, je suppose, Marfin ? Quelle drôle d'idée de l'avoir amené...

MARFIN. — Que voulez-vous que j'en fasse ? Ma femme me l'a laissé sur les bras.

ROBERT. — Elle est partie avec le grand du troisième.

Pour la première fois, M. Achille est un peu désarçonné.

ACHILLE. — Oui, évidemment. Montez donc dans ma chambre, Marfin. J'ai à vous parler... Non, pas votre fils... Que faire de ce petit bonhomme ?

SOPHIE. — Nous allons le garder pendant ce temps, monsieur Achille.

ACHILLE. — Oh ! merci... Montez, Marfin, première porte à gauche.

ROBERT. — Papa !

MARFIN. — Quoi encore ?

ROBERT. — Je peux dire à la dame que j'ai faim ?

SOPHIE. — Venez avec moi. Je vais vous donner une tartine de confiture.

ROBERT. — J'aime mieux le fromage.

Il sort avec Sophie pendant que Marfin disparaît.

ACHILLE. — Ce pauvre Marfin... C'est mon chauffeur.

FONSINE. — Ah ! vous avez une voiture ?

ACHILLE. — Oui. Une traction avant. Elle est en réparation en ce moment. Eh bien ! au volant, il est splendide. D'une audace, d'une sûreté extraordinaire, car, quelquefois, j'adore la vitesse... Il est bien, n'est-ce pas ?

FONSINE. — Oui. Un peu sombre.

ACHILLE. — C'est un être très simple. Mais d'une fidélité à toute épreuve. J'ai eu des moments difficiles dans ma vie. Il m'est toujours resté fidèle... Je vous dis ça parce que vous pourriez vous étonner de me voir le recevoir.

FONSINE. — Son arrivée et ses confidences m'ont surprise, en effet.

ACHILLE. — Je le crois. Mais que faire du gosse ? Il sera incapable de l'élever. Vous ne connaissez pas une pension ? Car toute son éducation est à faire.

FONSINE. — Je vais y penser, monsieur Achille. En attendant, s'il le faut, nous le garderons avec nous.

ACHILLE. — Vous n'y pensez pas !

FONSINE. — Ce pauvre gosse, livré à lui-même, me fait de la peine. Ce que vous me dites du père me le rend sympathique. Il m'avait déjà touchée avec sa rude franchise. Ne vous inquiétez pas, je vais m'occuper de ça...

ACHILLE. — Madame Lefranc, je vous suis infiniment reconnaissant. *(Fonsine est déjà sortie. Il appelle :)* Marfin ! *(Celui-ci paraît.)* Descendez puisque nous sommes seuls. *(Marfin descend.)* Pourquoi, diable, avez-vous été raconter vos histoires à cette dame ?

MARFIN. — Je ne sais pas... elle avait l'air d'être si gentille, j'avais besoin de me confier... J'ai eu tort ?

ACHILLE. — Un peu. Enfin, c'est arrangé.

MARFIN. — Où est passé le gosse ?

ACHILLE. — Elle s'en occupe. Vous voilà débarrassé de votre femme en tout cas. J'en suis heureux pour vous.

MARFIN, *qui le regarde avec attention.* — Patron, c'est fou ce que ça vous change, je vous aurais à peine reconnu.

ACHILLE. — Mon nez te plaît ?

MARFIN. — Et à vous ?

ACHILLE. — L'essentiel, c'est qu'il me fait respirer de l'air libre.

MARFIN. — Alors, on va travailler ? Tant mieux, j'en ai besoin, je suis complètement raide.

ACHILLE. — Vous n'avez pas fait de bêtises depuis que nous nous sommes quittés ?

MARFIN. — Je me suis tenu tranquille. Vous m'aviez laissé de quoi vivre. J'ai suivi l'affaire Baratino dans les journaux... Je vous croyais parti au Venezuela, comme ils disaient. J'aime mieux vous savoir là...

Sophie entre.

SOPHIE. — Il y a un monsieur qui demande à vous voir monsieur Achille.

ACHILLE. — Faites-le entrer, mademoiselle. Je m'excuse de vous envahir comme ça dès mon arrivée, mais ne croyez pas que ce sera une habitude...

SOPHIE. — Je vous en prie, monsieur, ne vous gênez pas... Ça met un peu de mouvement dans cette maison qui était bien morne.

Elle sort et revient avec un jeune et élégant jeune homme à l'allure décidée. C'est Freddo.

FREDDO, *qui regarde lui aussi Achille avec un peu de surprise.* — Bonjour, mon oncle.

ACHILLE. — Bonjour, Fred. Tu me trouves changé ?

FREDDO. — Plutôt, oui...

ACHILLE. — C'est l'opération.

SOPHIE. — Oh ! mais nous allons vous remettre d'aplomb !

ACHILLE. — Ne me gâtez pas trop ! *(Pendant que Freddo serre la main de Marfin, Achille interpelle Sophie qui va sortir.)* J'attends encore une visite, mademoiselle. J'ai réuni mes collaborateurs pour une conférence... mais j'attends encore M. Larique... Permettez vous à ces messieurs de fumer ?

SOPHIE. — Naturellement.

Elle sort.

FREDDO. — C'est la bonne ?

ACHILLE. — La nièce. Correction obligatoire.

FREDDO. — O.K. ! Alors, c'est ici votre Q.G. patron ?

ACHILLE. — Je vous reçois aujourd'hui, mais vous reviendrez le moins possible.

MARFIN. — Ça va se passer dans le quartier ?

ACHILLE. — Vous n'avez pas remarqué qu'il y a une banque à côté ?

FREDDO. — Ah bon ! Je croyais que c'était pour ici.

ACHILLE. — Ici, je le répète : correction et bonnes manières.

MARFIN. — Alors, patron ?

ACHILLE. — M. Larique vous expliquera. Je l'ai chargé d'étudier l'affaire. Je vous ai convoqués pour entendre son rapport.

FREDDO. — O.K. !

Il a vu qu'il y avait un piano et est allé s'installer. Il joue.

ACHILLE. — Freddo !

FREDDO. — Patron ! *(Se reprenant :)* Mon oncle !

ACHILLE. — On ne joue pas sans en demander la permission à la maîtresse de maison.

Freddo cesse de jouer. Hélène entre : elle est déjà un peu souriante.

HÉLÈNE. — M. Larique demande Monsieur.

ACHILLE. — Faites entrer et dites à M. Balard de venir nous rejoindre.

HÉLÈNE. — Bien, monsieur.

Elle introduit aussitôt un vieux monsieur, type de l'employé modèle ou du retraité inoffensif, puis s'en va.

LARIQUE. — Mes respects...

ACHILLE. — Bonjour, monsieur Larique, toujours d'une exactitude de chronomètre.

LARIQUE. — Est-ce bien prudent de vous être coupé la barbe ?

ACHILLE. — Ça ne vous suffit pas que je me sois fait changer le nez ?

LARIQUE. — J'avoue que c'est charmant. Ce qu'on arrive à faire tout de même !... Mais deux précautions valent mieux qu'une... J'ai vu Mme Lefranc en entrant, vous lui avez tapé dans l'œil. Elle est ravie. Elle ne savait comment me remercier. Si elle savait !

ACHILLE. — Oui. Merci pour l'adresse. Elle ne saura rien. Asseyez-vous... Vous reconnaissez ces messieurs ?...

LARIQUE. — Bien sûr, bien sûr. *(Désignant Freddo :)* Je croyais ce jeune homme en prison...

FREDDO. — Hé là ! père Larique...

LARIQUE. — J'avais lu dans un journal une histoire de carambouille... Il y avait des initiales, juste les vôtres, et comme je vous sais de bonne famille...

FREDDO. — Ce n'était pas moi.

LARIQUE. — J'en suis heureux pour vous, jeune homme.

FREDDO. — Mon casier est vierge, mon sommier est intact, père Larique, ma réputation sans tache.

LARIQUE. — Tant mieux, tant mieux ! Vantez-vous-en pendant que vous le pouvez encore.

Entre Balard, toujours jovial.

BALARD. — Ce vieux père Larique... *(A Achille :)* On va se régaler avec le poisson... J'ai préparé une sauce !...

FREDDO. — Il est déjà installé, celui-là !

BALARD, *à Marfin.* — Ton môme a fait la conquête de ces dames.

ACHILLE. — Messieurs, asseyez-vous. Balard, tiens-toi près de la porte et regarde de temps en autre si personne n'écoute... Je vous ai tous convoqués ici après un très long silence dont je n'ai pas besoin de vous expliquer les raisons.

MARFIN. — En partant, vous nous aviez prévenus.

FREDDO. — Je vous croyais à l'étranger ! Quand Balard m'a dit que vous vouliez me voir, j'ai été drôlement épaté !

ACHILLE. — Depuis quelque temps, j'avais pu reprendre le contact avec M. Larique...

LARIQUE. — Moi, n'est-ce pas, je n'ai pas été mêlé à l'affaire Baratino. Je n'étais qu'un employé, un simple comptable. J'ignorais ce que trafiquait mon patron. C'est ce que j'ai dit à la police qui m'a interrogé.

ACHILLE. — Je sais, monsieur Larique. Vous avez été parfait. Donc, j'ai fait part à M. Larique de mes ennuis. La Justice a bloqué mes comptes, mis les scellés sur mes coffres et saisi mes biens. J'ai pu sauver fort peu de chose et ce que j'ai emporté a fondu comme neige au soleil. C'est alors que M. Larique m'a fait une proposition. C'est un homme de bon conseil. Écoutons-le.

LARIQUE, *après avoir toussoté.* — Je suis très sensible à vos compliments, monsieur Bara... monsieur Achille. Heu... Voilà... Je vous ai connu au temps de votre splendeur, monsieur Achille, et vous avez toujours été bon pour moi. Vous voir dans la gêne me fait mal... Vous avez une mauvaise passe, mais ça s'arrangera avec le temps...

ACHILLE. — Et sous d'autres climats. L'essentiel est pour moi de partir. Et les voyages, pour un homme dans ma situation, coûtent cher. Continuez.

LARIQUE. — Je ne suis qu'un homme qui a travaillé toute sa vie sans amasser beaucoup d'argent...

FREDDO. — N'exagérez pas, père Larique. Vous êtes un vieux radin.

LARIQUE. — Si la conversation doit prendre ce ton, monsieur Achille.

ACHILLE. — Silence, Freddo. Continuez.

LARIQUE, *après avoir toussoté.* — Je ne suis pas dépensier comme certains gigolos, c'est un fait...

FREDDO. — Des gigolos à qui vous prêtez de l'argent à cent pour cent d'intérêt.

LARIQUE. — Vos trafics vous rapportent du mille pour cent, pourquoi voulez-vous...

BALARD. — D'accord, père Larique. Mais ne jouez pas au petit saint.

LARIQUE. — Je suis honorablement connu dans ce quartier que j'habite depuis trente-cinq ans, on n'a rien à dire contre moi... Je continue... Heu... par reconnaissance pour M. Achille, j'ai étudié une affaire... Il s'agit de la banque d'à côté... Je connais un des employés qui est mon voisin... un charmant homme un peu bavard... Un petit gros... Bref... dans cette petite banque qui n'a l'air de rien...

il y a des jours, certains jours que je connais, où un fourgon vient chercher une très forte somme pour assurer la paye d'une usine qui n'est pas très loin d'ici...

ACHILLE. — Combien ?

LARIQUE. — Entre 15 et 20 millions.

Freddo a un petit sifflement.

BALARD. — Intéressant.

ACHILLE. — Les risques ?

LARIQUE. — Presque nuls. Le fourgon vient à une heure du jour très calme. J'ai tous les renseignements... Si l'affaire vous intéresse, je vous les communiquerai, monsieur Achille.

ACHILLE. — Ce fourgon doit être défendu ?

LARIQUE. — Par deux hommes, en effet, dont l'un est armé d'une mitraillette, l'autre d'un pistolet à barillet... Au moment où le fourgon arrive, deux employés de la banque sortent pour faire ce chargement... L'un d'eux est le charmant homme qui m'a renseigné, peu à peu, sans s'en rendre compte.

MARFIN. — Il peut y avoir du dégât.

LARIQUE. — Ceci vous regarde, c'est à vous d'opérer avec promptitude et décision. A mon modeste avis, il vous suffira d'abattre un des deux hommes.

FREDDO. — Seulement ?

MARFIN. — Il va fort !

BALARD. — Il parle en amateur, ça se voit.

LARIQUE. — Ah ! il faut ce qu'il faut... Si vous hésitez à verser du sang... mettez-vous dans la confiserie.

BALARD. — Venez avec nous, je vous passerai mon colt.

LARIQUE. — Je ne suis pas un homme de main, M. Balard, mais un honorable petit rentier... L'état de mon cœur m'a toujours interdit ce genre d'exploits.

ACHILLE. — Monsieur Larique, l'affaire m'intéresse depuis que j'ai appris qu'il y avait une chambre à louer dans cette maison, d'où je pourrais contrôler vos informations, y ajouter le fruit de ma réflexion et dresser un plan. J'espère éviter toute fusillade inutile.

LARIQUE. — Bien sûr... ça vaudra mieux... évitez toute victime innocente... Cependant, il sera prudent de supprimer le brave homme qui m'a renseigné... Il pourrait se souvenir ensuite de ses confidences et de moi-même...

MARFIN. — Vieille crapule !

LARIQUE. — Je vous prie d'être correct... Ce sera plus prudent pour vous aussi, car, si j'étais arrêté, ma petite nature m'empêcherait de résister longtemps aux duretés d'un interrogatoire...

BALARD. — C'est bon, on vous le butera, votre vieil ami.

LARIQUE. — Ce n'est pas un ami... une simple relation de voisinage...

ACHILLE. — Combien voulez-vous, monsieur Larique ?

LARIQUE, *après avoir toussoté.* — Il me semble que dix pour cent...

ACHILLE, *sec.* — Non. Un million. Un point c'est tout.

LARIQUE, *se levant.* — En ce cas, je trouverai mieux ailleurs. Je n'ai qu'à proposer l'affaire aux frères Corsini...

ACHILLE. — Restez assis, monsieur Larique. *(Les autres se sont rapprochés de lui.)* Et dites vite que vous êtes d'accord.

LARIQUE. — Et si je refuse ?

FREDDO. — On ne refuse jamais à monsieur Achille. Il est toujours raisonnable.

ACHILLE. — Songez que, si j'étais malhonnête, je pourrais faire l'affaire sans vous. Je suis en bonne place pour la mener à bien.

LARIQUE. — Monsieur Achille, il faut toujours se méfier d'une indiscrétion... Si la police apprenait que vous êtes ici...

ACHILLE. — Je sais moi-même où vous habitez depuis trente-cinq ans, cher monsieur Larique...

LARIQUE. — Je pourrais partir en voyage.

ACHILLE. — Ce serait un bien long voyage, monsieur Larique. Vos amis resteraient bien longtemps sans nouvelles... Allons, monsieur Larique... Soyez raisonnable, réfléchissez bien... et vite.

LARIQUE, *après avoir observé les autres qui l'entourent.* — On ne fait jamais appel en vain à mes sentiments de reconnaissance... C'est bien parce que c'est vous, monsieur Achille... Mais promettez-moi que l'employé... ça, j'y tiens absolument... pour mon alibi, vous comprenez...

ACHILLE. — C'est entendu.

LARIQUE. — J'ai une réputation sans tache... Je ne voudrais pas que par une maladresse...

On frappe à la porte.

VOIX DE FONSINE. — Peut-on entrer, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Mais oui, madame.

Fonsine entre, suivie d'Hélène qui porte un plateau chargé de verres et d'une bouteille de porto.

FONSINE. — Je ne vous dérange pas ?

ACHILLE. — Nous avons fini notre conférence, madame.

FONSINE. — Je vous apporte un petit apéritif...

ACHILLE. — C'est une excellente idée. *(Il présente :)* Vous connaissez M. Larique... Je vous présente mon neveu... Mme Alphonsine Lefranc... Nous venons justement de tomber d'accord avec M. Larique sur une affaire qu'il me proposait.

FONSINE. — Eh bien ! nous allons boire à son heureuse conclusion... Servez, Hélène... Ah ! quel dommage que je sois ruinée, monsieur Achille, je vous aurais demandé de m'y intéresser.

ACHILLE. — Mais vous l'êtes un peu, madame...

FONSINE. — Vraiment ?

ACHILLE. — Puisque c'est ici qu'elle a été

conclue. Et je vous promets une petite part de bénéfices.

FONSINE. — C'est trop ! A votre santé à tous !... Hélène, soyez gentille et prévenez Mademoiselle qu'elle vienne trinquer avec nous...

BALARD. — Et regardez si le poisson ne prend pas un coup de feu...

HÉLÈNE. — Oui, monsieur.

Elle sort.

FONSINE, *à Larique.* — Alors, monsieur Larique, vous êtes associé avec M. Achille ?

LARIQUE. — Non, madame... Je ne suis qu'un vieil homme bien inoffensif... et sans capitaux.

ACHILLE. — M. Larique est une sorte d'inventeur, ou plutôt de prospecteur, il établit des projets, d'autres les réalisent...

LARIQUE. — ...et cueillent les bénéfices.

FONSINE. — Oh ! je suis bien tranquille, M. Achille ne doit pas être un ingrat.

Freddo est allé au piano.

FREDDO. — Vous permettez, madame ?

FONSINE. — Je vous en prie, cher monsieur.. *(Freddo joue en sourdine. Sophie entre.)* Viens prendre un petit porto, Sophie, à la santé de M. Achille.

SOPHIE, *bas à sa tante.* — C'est lui qui t'a commandé la bouteille ?

FONSINE. — Non. J'ai pensé bien faire en leur offrant l'apéritif.

SOPHIE. — Ma petite tante, tu ne gagneras jamais d'argent.

ACHILLE. — A votre santé, mademoiselle. Vous jouez du piano, je gage ?

SOPHIE. — Oui, mais pas comme Monsieur.

FONSINE. — Taratata... Elle joue très bien, mais du classique...

ACHILLE. — Nous serons très heureux de l'apprécier... Freddo, laisse la place à Mademoiselle.

FREDDO. — Volontiers.

SOPHIE. — Je suis très intimidée...

FONSINE. — Elle a une voix très agréable, vous savez.

FREDDO. — Oh ! mais alors, mademoiselle... Nous voulons vous entendre.

Il reste près d'elle pour lui tourner les pages.

SOPHIE. — Je ne suis pas très en voix.

FONSINE. — Ne fais donc pas de manières, ces messieurs sont si simples.

Sophie cherche avec Freddo une partition pendant que Fonsine va s'asseoir près d'Achille et qu'Hélène revient avec le gosse.

ROBERT. — Moi aussi, je veux de l'apéritif.

FONSINE. — Oh ! mon petit Robert qu'on oubliait... Vous permettez, monsieur Marfin ?... Tiens, mon ange... Avec un peu d'eau...

ROBERT. — Non, non, sans eau.

MARFIN. — Allons... Allons, bois ce que Madame te donne...

Le petit Robert va se mettre sur les genoux de son père. Hélène reste près de la porte à écouter ; Fonsine s'est assise près d'Achille.

FONSINE. — Votre arrivée a transformé cette maison, monsieur Achille... Elle était triste, endormie... Vous lui avez apporté la vie... *(Elle désigne Freddo qui est près de Sophie.)* Votre neveu a l'air d'être très gentil...

ACHILLE. — C'est un garçon que ses parents ont envoyé à Paris achever ses études et qui a préféré entrer dans mon organisation.

FONSINE. — Un avenir brillant s'ouvre devant lui, sans aucun doute.

Freddo s'apprête courageusement à s'ennuyer. Hélène est restée à la porte, curieuse. Balard la rappelle à l'ordre.

BALARD. — Va donc voir dans la cuisine si nous y sommes.

HÉLÈNE. — Mais...

BALARD. — J'ai dit.

Hélène sort prudemment.

ACHILLE. — Votre nièce est charmante, madame...

FONSINE. — Sophie est une fille adorable... Je voudrais tant qu'elle se marie...

ACHILLE. — Nous penserons à lui trouver quelqu'un...

FONSINE. — Vraiment, je me sens heureuse ce soir... Et puis, vous l'avouerai-je, avec toutes les histoires d'agressions, de vols, qu'on lit dans les journaux, je ne suis pas fâchée d'avoir un homme dans la maison...

ACHILLE. — Vous en avez même plusieurs.

Il va rejoindre près du piano Freddo et Sophie. Fonsine vient s'asseoir près de Larique.

FONSINE. — Comment vous remercier, monsieur Larique, pour le charmant locataire que vous m'avez envoyé ?

LARIQUE. — Ne parlons pas de ça. Je suis heureux d'avoir pu vous rendre service.

FONSINE. — C'est bien agréable d'avoir un homme comme ça chez moi. Il est si prévenant, si courtois.

LARIQUE. — N'est-ce pas ? Et vous savez, il peut payer !

Sophie commence à chanter. Freddo accompagne. Achille étouffe un bâillement. Marfin fait taire son gosse qui s'ennuie et voudrait jouer. Balard tient son verre le petit doigt en l'air.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Même décor. Une dizaine de jours après. L'après-midi. Fonsine est à table, le petit Robi est en face d'elle, écrivant sous sa dictée. Assis un peu à l'écart, M. Larique donne des signes certains d'impatience et d'inquiétude.

FONSINE. — Tu as fini ?

ROBI. — Oui. Je peux aller goûter ?

FONSINE. — Attends. Il faut maintenant que je corrige tes fautes d'orthographe...

LARIQUE. — Vous êtes sûre que M. Achille est sorti ?

FONSINE. — Mais oui, monsieur Larique. Mais il m'a dit qu'il en avait pour peu de temps.

LARIQUE. — C'est insensé...

FONSINE. — Qu'avez-vous, monsieur Larique ? Vous semblez agité.

LARIQUE. — Depuis ce matin, je suis comme ça... fiévreux.

FONSINE. — Il faut aller voir un docteur.

LARIQUE. — Non, non... Je sais ce que c'est... Ce soir, ça ira mieux, ou plus mal... ou beaucoup plus mal... mais ça ira mieux, espérons-le...

ROBI. — Dis, Fonsine, je pourrai aller jouer dans la rue tout à l'heure ?

FONSINE. — Non, mon petit Robi.

ROBI. — J'avais donné rancart à un pote...

FONSINE. — Comment dis-tu ?

ROBI. — J'avais donné rendez-vous au fils de la quincaillerie.

FONSINE. — Alors, qu'il vienne jouer dans le jardin.

LARIQUE. — Il ne pense qu'à manger, cet enfant, et à jouer.

FONSINE. — C'est de son âge.

LARIQUE. — Au sien, j'étais le premier de ma classe. J'étais la fierté de mon école. J'avais le premier prix de maintien et de bonnes manières. Je doute que cet enfant l'obtienne jamais.

FONSINE. — Il se corrige peu à peu.

LARIQUE. — Tant mieux, madame. Vous le méritez, vous vous donnez assez de mal.

FONSINE. — Ah ! monsieur Larique, depuis que M. Achille est arrivé ici, ma vie est transformée.

LARIQUE, *qui a tiré sa montre.* — Quatre heures ! Et M. Achille qui n'est pas là. Je suis très inquiet.

FONSINE. — Il vous avait donné rendez-vous ?

LARIQUE. — Non. Mais il devrait être chez lui. Vous m'avez dit vous-même qu'il ne sortait presque jamais.

FONSINE. — Et jamais longtemps. *(On entend une sonnette.)* Le voilà. J'en suis certaine. C'est son coup de sonnette.

LARIQUE. — Enfin ! C'est heureux.

M. Achille paraît, toujours bien habillé ; il ôte les lunettes qu'il portait. Il a un bouquet à la main.

ACHILLE. — Madame Lefranc, mes hommages. Permettez-moi de vous offrir...

FONSINE. — Monsieur Achille, je vous ai déjà interdit ces deux choses : m'offrir des fleurs et m'appeler Mme Lefranc.

ACHILLE. — Alors, Fonsine, ces fleurs sont pour Mlle Sophie... Je sais que vous adorez les roses.

FONSINE. — Je crois qu'il n'y a qu'un pensionnaire de votre espèce dans Paris.

ACHILLE. — Je le crois aussi. Bonjour monsieur Larique... Quelle surprise de vous voir !

FONSINE. — M. Larique vous attendait avec impatience... Il est très nerveux, très agité...

LARIQUE. — Il y a de quoi... c'est que... aujourd'hui...

ACHILLE. — Quoi donc ?

LARIQUE. — J'avais besoin de vous voir. Je voudrais vous parler.

ACHILLE. — Rien ne presse. *(A Fonsine :)* Votre jeune élève a-t-il bien travaillé ?

FONSINE. — Il a été très sage, très appliqué.

ROBI. — Monsieur Achille, j'ai bien mérité mon pistolet.

ACHILLE. — Je t'ai apporté un livre.

ROBI, *déçu.* — Oh !

ACHILLE. — Mais un livre d'aventures.

ROBI. — J'aurais préféré un pistolet. Parce qu'on joue au gangster avec Nicolas. Et il a une mitraillette, lui.

ACHILLE. — Le petit droguiste ?

ROBI. — Oui.

FONSINE. — Ils s'amusent à rançonner les autos qui passent dans la rue.

LARIQUE. — Quelle génération !

ACHILLE. — Tu n'as pas honte ?

ROBI. — On rigole... heu... on s'amuse.

ACHILLE. — On commence par s'amuser, et on finit par le faire pour de bon. Qui vole un

œuf vole un bœuf. Tu mériterais qu'on le dise à ton père. Il te flanquerait une correction méritée.

FONSINE. — Viens, Robi. Les hommes ne comprennent pas. Je t'achèterai un pistolet, moi.

ROBI. — ... Alors, un gros, hein ?... qui fait du bruit.

FONSINE. — Oui. Viens.

Elle sort avec Robi.

LARIQUE. — Elle le gâte trop. A son âge...

ACHILLE. — A quoi dois-je l'honneur de votre visite, mansieur Larique ?

Tout en parlant, il dispose les roses dans un vase.

LARIQUE. — Vous avez de ces questions, monsieur Achille ! N'est-ce pas aujourd'hui que...

ACHILLE. — Et après ?

LARIQUE. — Voyons, voyons... le fourgon sera là dans une demi-heure tout au plus...

ACHILLE. — Je le sais... Vous me l'avez déjà dit. Vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre, n'est-ce pas ?

LARIQUE. — Non.

ACHILLE. — Alors, rentrez chez vous ou allez vous promenez. Freddo ira vous porter votre part demain matin, comme convenu.

LARIQUE. — Et si ça rate ?

ACHILLE. — Bonsoir, monsieur Larique.

LARIQUE. — J'admire votre calme... Vous n'avez donc pas de nerfs, aucune sensibilité... Moi je pense à tout ce qui peut arriver... Je pense à mon pauvre voisin qui va y laisser sa vie... Monsieur Achille, je vous trouve effrayant de sang-froid.

ACHILLE. — Dominez votre âme sensible, monsieur Larique. Allez vous reposer ou vous promener.

LARIQUE. — Me reposer ? C'est impossible. Me promener ? Mais j'irais faire les cent pas près de la banque... Je me retiens pour ne pas y aller... bien que ça me ferait remarquer... peut-être attraperais-je une balle perdue... Ah ! quel métier ! Pour le coup du wagon postal que j'avais indiqué aux frères Corsini, j'en ai fait une jaunisse, monsieur Achille... Au fait je suis heureux que vous vous soyez mis d'accord avec eux...

ACHILLE. — Je m'en serais bien passé. Ils ne m'inspirent aucune confiance.

LARIQUE. — L'aîné conduit très bien et le cadet est parfait pour ce genre d'opérations... Ce sont des garçons très sérieux, très consciencieux...

ACHILLE. — Nous verrons. Vous me jurez que vous ne leur avez pas dit pour qui ils travailleraient.

LARIQUE. — Je vous en donne ma parole.

ACHILLE. — C'est souhaitable pour vous, monsieur Larique.

Il va monter dans sa chambre.

LARIQUE. — Je monte avec vous ?

ACHILLE. — Non.

LARIQUE. — Vous allez surveiller l'arrivée du fourgon ?... Et, s'il était déjà là... tout serait manqué !

Sans lui répondre, Achille est monté dans sa chambre. Larique est fébrile. Un instant après, Freddo sort de la chambre d'Achille et descend.

FREDDO. — Salut !

LARIQUE. — Vous étiez là-haut ?

FREDDO. — Ça vous dérange ?

LARIQUE. — Non... Vous guettiez le fourgon, hein ? C'est très bien, ça... Il n'est pas encore arrivé? Vous n'avez rien remarqué d'anormal?

FREDDO. — Tout est calme ; ça va marcher comme sur des roulettes.

LARIQUE. — Je voudrais être plus vieux d'une heure... Les autres ?

FREDDO. — En place. Vos Corsini sont arrivés les premiers. Marfin vient de ranger la voiture dans l'autre rue... Je vais les rejoindre...

LARIQUE. — Pourvu que ça marche bien ! J'ai le cœur qui bat... Avez-vous réfléchi à ma position ?

FREDDO. — Balard vous a déjà dit non, moi aussi. Le patron ne veut pas.

LARIQUE. — C'est son intérêt, voyons. Si cet homme parlait ! Car c'est un bavard ! La preuve, c'est que cette pauvre petite banque va être dévalisée à cause de son bavardage. Des employés comme ça, c'est trop dangereux. Il faut les supprimer.

FREDDO. — Demandez aux Corsini.

LARIQUE. — C'est déjà fait. Deux précautions valent mieux qu'une.

FREDDO. — Vous voulez le transformer en passoire, cet employé !

LARIQUE. — C'est en pensant à tout que j'ai pu me garder une réputation sans tache.

FREDDO. — Père Larique, savez-vous ce que vous êtes ?

LARIQUE. — Officiellement, un honnête homme. Et vous, jeune homme, vous n'êtes qu'un demi-sel.

Sophie entre et M. Larique se tait aussitôt. Sophie ne porte plus de lunette et sa coiffure est moins sévère.

FREDDO. — Bonjour, mademoiselle Sophie... Vous êtes belle comme le printemps.

SOPHIE, *coquette.* — Vous trouvez ?

FREDDO, *la regardant en connaisseur.* — Parole ! Cette coiffure vous va cent fois mieux. Tous les jours, je vous trouve plus jolie que la veille. Ça n'est pas votre fête, aujourd'hui ? Ni votre anniversaire ?

SOPHIE. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

FREDO. — Parce que, dans ces cas-là, on s'embrasse.

Ils rient.

LARIQUE, *qui s'impatiente.* — Ne le retenez pas, mademoiselle... Il est pressé.

SOPHIE. — Vous partez déjà ?

FREDO. — Hélas ! le travail.

SOPHIE. — On vous reverra ce soir ?

FREDDO. — Sûrement !

LARIQUE. — Ne dites pas ça, ne dites pas ça... Vous allez détourner la chance.

SOPHIE. — Quelle chance ?

FREDDO, *à Larique.* — Vous devriez prendre un calmant. *(A Sophie :)* A ce soir, pour la leçon de swing.

SOPHIE. — Regardez. Je crois que j'ai pigé, comme vous dites.

Elle esquisse un pas de danse.

FREDDO. — Bien. Très bien. Vous y êtes presque. Regardez, faites comme moi.

Il danse en face d'elle.

LARIQUE. — Mais sauvez-vous, nom d'un chien... Vous allez faire tout rater.

SOPHIE. — Rater quoi ?

Fonsine entre.

FONSINE. — Bravo ! mes enfants. Alors, Fred, vous êtes content de votre élève ?

On entend des hurlements de Robi. Il entre bientôt, amené par Marfin qui lui tire une oreille.

MARFIN. — Tu mériterais que je te flanque une tripotée !

LARIQUE. — Ça y est. Il a tout fait rater !

FONSINE. — Rater quoi ?

LARIQUE. — Marfin... il est arrivé... un accident ?

MARFIN. — Mais non, c'est ce sacré gosse...

LARIQUE, *qui éclate.* — Il s'agit bien de votre gosse en ce moment.

MARFIN. — Ah ! permettez. Si je ne veux pas qu'il devienne un petit voyou, il faut que je le dresse, non ?

LARIQUE. — Savez-vous l'heure qu'il est, nom d'un chien ?

MARFIN. — Vous, mêlez-vous de vos oignons.

LARIQUE. — Je préfère m'en aller, je deviendrais fou.

Il met son chapeau et sort.

FONSINE. — Ne faites pas attention... Voilà près d'une heure qu'il est à s'agiter et à prononcer des phrases incompréhensibles... *(Voyant que Robi hurle parce que son père lui prend un pistolet qu'il avait à la main :)* Voyons, Marfin, qu'est-il arrivé ?

MARFIN. — Excusez-moi, madame, je ne vous ai même pas dit bonjour...

ROBI. — Je veux mon pistolet.

MARFIN. — Dis-moi d'abord où tu l'as pris.

FONSINE. — C'est moi qui viens de le lui acheter.

MARFIN. — Ah ! vous le gâtez trop, madame... Savez-vous ce qu'il faisait ? Au moment où je descendais de voiture, ce petit morveux se précipite sur moi avec un autre gosse qui tenait une mitraillette en me criant : « Haut les mains ! »

ROBI. — On jouait au gangster.

FONSINE, *riant.* — Avec le fils du droguiste.

MARFIN. — J'irai parler à son père pour qu'il lui tire les oreilles. Et, si je te revois jouer à ça, tu auras affaire à moi ! Allez, file dans ta chambre.

Robi se sauve en maugréant.

FONSINE. — C'est un bon petit garçon, je vous assure. Pensez à ce que vous faisiez à son âge, Marfin...

MARFIN. — Oh ! à son âge... je n'avais pas trouvé une Mme Fonsine, ma mère habitait une baraque dans la zone, je l'aidais à tirer la voiture.

FONSINE. — Eh bien ! il faut que Robi ait de meilleurs souvenirs.

MARFIN. — Grâce à vous, il a déjà des bons souvenirs à mettre de côté. Vous lui rendez la vie belle ; vous savez rendre tout joli, d'ailleurs. Même son petit nom, Robi. Dans mon quartier, on l'appelait Bébert.

FONSINE. — Quelle horreur !

Achille sort de sa chambre.

ACHILLE. — Ah ! vous voilà, Marfin. Je commençais à croire que vous n'arriveriez plus. Montez une seconde.

FONSINE. — Excusez-moi, monsieur Achille. C'est moi qui le retenais, je vous laisse la place.

ACHILLE. — Merci.

Fonsine sort.

MARFIN. — Elle est gentille, cette femme. Il ne faudrait pas qu'elle ait des ennuis à cause de nous.

ACHILLE. — Soyez tranquille. Vous avez une bonne voiture ?

MARFIN. — Un vrai bijou. Piquée à Neuilly. J'ai eu le temps de maquiller le numéro. Elle a des reprises du tonnerre !

ACHILLE, *lui montrant le pistolet de Robi que l'autre tient encore à la main.* — Que comptez-vous faire avec ça ?

MARFIN. — C'est au gosse... Tiens, ça me fait penser que je n'ai pas armé le mien.

Il jette le pistolet sur un meuble et sort de sa poche un colt de fort calibre qu'il arme.

ACHILLE. — Naturellement, vous ne vous en servez qu'à la dernière extrémité.

MARFIN. — Oui, oui...

ACHILLE. — Larique ne vous a rien demandé ?

MARFIN. — Si, si... l'employé... J'ai refusé, naturellement.

ACHILLE. — C'est vous qui prenez le volant. Pas Freddo, je me méfie de ses acrobaties. Vous connaissez bien l'itinéraire ?

MARFIN. — Oui, oui... On l'a fait au moins dix fois, chacun le sien. Pas d'agent, pas de feux rouges, des rues parfaites pour se débiner. D'abord, on guette votre fenêtre. Quand vous l'ouvrez, c'est que le fourgon est en vue, on se tient prêt. Quand vous la fermez, c'est qu'il s'est arrêté devant la banque, on démarre.

ACHILLE. — Votre voiture la première. Que Balard surveille les Corsini. C'est vous qui devez prendre le sac, pas eux. Ils ne doivent que coincer le fourgon contre le trottoir et protéger le départ.

MARFIN. — Soyez tranquille.

Marfin sort. Hélène entre aussitôt.

HÉLÈNE. — Vous avez sonné, monsieur ?

ACHILLE. — Oui, servez-moi mon thé.

HÉLÈNE. — Dans votre chambre ?

ACHILLE. — Non, ici. Demandez à Mme Lefranc et Mlle Sophie de me faire le plaisir de venir le prendre avec moi. *(Larique revient, toujours agité.)* Vous voilà revenu ? Où étiez-vous passé ?

LARIQUE. — Je n'en sais rien. Je ne sais plus ce que je fais... C'est trop d'émotion pour une petite nature comme la mienne.

ACHILLE. — Hélène, M. Larique prendra le thé avec nous.

Il rentre dans sa chambre.

HÉLÈNE. — Bien, monsieur.

Elle sort. Larique consulte sa montre.

LARIQUE. — C'est pour bientôt. D'habitude, le fourgon arrive à cette heure-là. Je n'aurais pas dû rester à Paris, mais aller voir mon cousin du Vésinet, à cause de l'alibi. Ce sont les choses les plus simples auxquelles on ne pense jamais.

Fonsine revient avec Sophie.

FONSINE. — Eh bien ! monsieur Larique, vous parlez tout seul, maintenant ?

LARIQUE. — Habitude de vieux garçon, madame. Le petit Robert ne joue plus dans la rue, au moins ?

FONSINE. — Non. Il est bien sage dans sa chambre. *(Sophie se dirige vers la porte.)* Tu sors ?

SOPHIE. — Je n'en ai pas pour longtemps. Je vais chez la remmailleuse du bas, juste en face de la banque.

LARIQUE, *subitement.* — N'allez pas là-bas ! Non, non, ne sortez pas. Je vous le défends !

Les femmes le regardent, étonnées.

FONSINE. — Monsieur Larique, il va falloir consulter un docteur, je vous assure.

LARIQUE. — Excusez-moi...

SOPHIE, *riant.* — Pourquoi ne voulez-vous pas que je sorte ?

LARIQUE. — Je n'ai pas dit ça... mais la remmailleuse a fermé son magasin...

Sophie va sortir quand Hélène entre avec le plateau chargé.

SOPHIE. — Tu as déjà commandé le thé, Fonsine ?

HÉLÈNE. — C'est M. Achille qui vous invite à le prendre avec lui.

LARIQUE. — Quel homme ! Il est extraordinaire !

SOPHIE. — Parce qu'il nous offre le thé ?

FONSINE. — Puisqu'il est servi, tu iras tout à l'heure faire ta course.

LARIQUE. — Mais oui. Tout à l'heure.

Il consulte sa montre à la dérobée.

FONSINE. — Hélène, allez prévenir M. Achille que nous l'attendons.

HÉLÈNE. — Bien, madame.

Elle monte au premier.

SOPHIE. — Tu entends, Fonsine, M. Achille nous a invitées. Alors, n'oublie pas de mettre les thés sur sa note.

FONSINE. — Bien sûr, voyons.

SOPHIE, *à Larique.* — Il faut que je la surveille, sans ça, elle oublierait tout. C'est comme les trois fois où Marfin est resté à dîner...

FONSINE. — Ce n'est pas la même chose : c'est moi qui l'avais invité, pour qu'il soit un peu avec son fils.

LARIQUE. — Vous pouvez compter les dîners à M. Achille, allez... il peut payer ! Il est en train de réaliser une affaire qui va lui rapporter des millions et des millions.

Hélène descend les marches.

HÉLÈNE. — M. Achille descend tout de suite... juste le temps de fermer sa fenêtre.

LARIQUE, *s'étranglant avec son thé.* — Excusez-moi... il faut que je marche un peu...

Il se lève et marche nerveusement. A ce moment, M. Achille paraît, calme et souriant, et descend les marches.

ACHILLE. — Ah ! c'est gentil d'avoir accepté mon invitation... Hélène, j'espère que vous avez servi les gâteaux que j'avais achetés ?... Parfait...

FONSINE. — Vous connaissez ma gourmandise...

ACHILLE. — Eh bien ! monsieur Larique, vous faites du footing ?

LARIQUE. — Ah ! je voudrais être calme comme vous. *(On entend, à ce moment, plusieurs détonations. A chacune d'elles,*

Larique réagit comme s'il recevait lui-même des coups de feu.) Ah ! mon Dieu !...

SOPHIE. — Que se passe-t-il ?

ACHILLE. — Rien. Un camion qui a des ennuis, sans doute, avec son pot d'échappement.

FONSINE. — Oui. Ça doit être celui des marchands de charbon, à côté... On croirait toujours qu'on tire des coups de revolver dans la rue. Un peu de lait, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Une larme... Monsieur Larique, venez donc vous asseoir...

Encore quelques détonations. L'agitation de Larique a fait place à un tremblement nerveux.

FONSINE. — Je vous assure que vous m'inquiétez, monsieur Larique... Il faut vous soigner. Enfin, monsieur Achille, vous ne le trouvez pas anormal aujourd'hui ?

ACHILLE. — Regardez-le, il a l'air d'avoir la danse de Saint-Guy, on dirait qu'il sucre des fraises... Attention, vous allez renverser votre tasse... Vous devez couver une maladie. A votre âge, il faut faire attention.

SOPHIE. — Il vous est sûrement arrivé quelque chose que vous nous cachez.

LARIQUE. — Vous avez raison, mademoiselle... Aujourd'hui, je suis secoué par un événement douloureux...

FONSINE. — Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ? Vous avez perdu quelqu'un, un parent ?

LARIQUE. — Je viens de perdre... pas exactement un ami, mais c'était un homme que je connaissais bien... et, avec ma petite nature, je n'ai plus le ressort suffisant pour supporter ces disparitions aussi brutales...

ACHILLE. — Cher monsieur Larique... il ne faut pas vous frapper ainsi... Nous sommes tous mortels, hélas !

LARIQUE. — C'est ce que je me dis... Il n'avait pas une forte santé, cela m'aide à me consoler... Il ne parlera plus, lui qui était si bavard.

FONSINE. — Il ne devait pas bien se porter, évidemment, puisqu'il en est mort.

Sonnerie à la porte d'entrée.

LARIQUE, *dans un cri.* — On a sonné.

FONSINE. — Oui, monsieur Larique.

LARIQUE, *à Achille.* — Vous trouvez ça naturel ?

FONSINE. — Ce doit être Mme Brignon. Elle devait passer nous voir.

En effet, la porte s'ouvre et Hélène livre passage à Mme Brignon qui entre, l'air bouleversé et prête à se trouver mal.

Mme BRIGNON. — Ah ! mes chères amies, je ne tiens plus sur mes jambes... Bonjour, messieurs.

FONSINE. — Que vous arrive-t-il, madame Brignon ? Asseyez-vous... Hélène, apportez des sels, du vinaigre...

Hélène sort.

Mme BRIGNON. — Excusez-moi, c'est l'émotion... Vous avez bien failli ne plus me revoir... J'ai manqué d'être tuée devant chez vous.

SOPHIE. — Par une auto ?...

Mme BRIGNON, *qui reprend peu à peu ses esprits et son souffle.* — On vient de piller la banque à côté.

FONSINE ET SOPHIE. — Non ? Allons donc !

LARIQUE. — Vous étiez là ?... Vous les avez vu ?...

Mme BRIGNON. — Qui ?

LARIQUE. — Les bandits ! Vous... vous les reconnaîtriez ?

Mme BRIGNON. — J'ai eu autre chose à faire qu'à essayer de regarder leurs figures, monsieur... J'aurais voulu vous y voir !...

ACHILLE. — Ne faites pas attention aux propos de M. Larique, il est sous le coup d'un grand malheur...

LARIQUE. — Ils ont tué un employé, n'est-ce pas ?

FONSINE. — Du calme, voyons... Laissez Mme Brignon se remettre. *(Justement Hélène arrive avec les sels que Sophie lui passe sous le nez.)* Elle va nous dire ce qui s'est passé.

ACHILLE. — Mais oui, un peu de patience, voyons.

LARIQUE. — Je vous admire. Vraiment, je vous envie.

Mme BRIGNON. — Merci, madame Lefranc... Quelle aventure !... Je venais chez vous tranquillement... quand deux autos noires stoppent devant la banque où venait de s'arrêter un fourgon... Ah ! mes amies, c'est effrayant... des hommes sont sortis des autos, ils ont arraché un sac que des employés de la banque allaient charger dans le fourgon... Il y a eu des coups de feu de tirés... Je me suis sauvée sous une porte en hurlant, vous pensez... Les autos sont reparties, il y eut encore des coups de feu... Tout ça... en quelques minutes... J'en ai le souffle coupé... Vous n'avez rien entendu ?

FONSINE. — Si, mais on a cru que c'était le camion du bougnat qui avait des ratés. Et puis ?

Mme BRIGNON. — C'est tout... La concierge du 36 s'est mise à courir, les employés de la banque sont sortis, mais les bandits étaient déjà loin...

LARIQUE. — Combien de morts ?

Mme BRIGNON. — Quoi ?

LARIQUE. — Tous ces coups de revolver, c'était sur quelqu'un, je pense, un des malheureux employés...

Mme BRIGNON. — Non... aucun n'a été touché...

LARIQUE. — Aucun ? Vous êtes sûre ? Per-

sonne n'est resté étendu sur le trottoir ?

Mme BRIGNON. — Non.

FONSINE. — Ah ! tant mieux.

ACHILLE. — Voilà M. Larique rassuré.

LARIQUE. — Cer... certainement.

Il tombe en syncope.

FONSINE. — Vite, des sels... M. Larique se trouve mal...

ACHILLE. — Le cher homme est si sensible...

Sophie lui fait respirer des sels.

HÉLÈNE. — Vous permettez, madame, que j'aille aux nouvelles ?

FONSINE. — Oui, allez. *(Hélène y court.)* Et Robi qui s'amusait devant la banque il y a si peu de temps !

ACHILLE. — Et il jouait au gangster... quelle ironie !

SOPHIE. — Et moi qui allais sortir pour aller chez la remmailleuse qui est juste en face...

Larique est revenu à lui.

ACHILLE. — Vous devriez rentrer chez vous et vous étendre...

LARIQUE. — Jamais ! Non, non...

Mme BRIGNON. — Nous ne sommes pas protégés. Quelle époque ! Que fait donc la police ?

ACHILLE. — Elle ne pouvait pas prévoir.

FONSINE. — Le coup a été longuement préparé à l'avance, croyez-moi.

SOPHIE. — Les bandits avaient peut-être des complices dans la place.

ACHILLE. — Ils ont sûrement été renseignés par quelqu'un, en tout cas. N'est-ce pas, monsieur Larique ? *(Larique, prostré, ne répond pas.)* Allons, madame, que ceci ne nous empêche pas de goûter... L'essentiel, c'est que nous n'ayons pas à déplorer la mort de victimes innocentes... N'est-ce pas, monsieur Larique ?

Celui-ci retombe en syncope.

FONSINE. — Ça lui reprend. Les sels.

On l'entoure pendant que tombe le

RIDEAU

TABLEAU II

Quelques heures après. La scène est vide, puis Hélène fait entrer Balard qui porte une valise à la main.

BALARD. — M. Achille est là ?

HÉLÈNE. — Dans sa chambre, en train de faire des réussites. Tu ne me dis rien ?

BALARD. — Bonjour, Nini.

Il l'embrasse distraitement.

HÉLÈNE. — Serre-moi.

BALARD. — Pas le temps.

Il va s'éloigner.

HÉLÈNE. — Tu ne sais pas la nouvelle ? On a pillé la banque en face !

BALARD. — Non ?

HÉLÈNE. — Il n'y avait pas cinq minutes que vous étiez partis ! C'est une révolution dans le quartier, tu penses. Vingt millions, il paraît, qu'ils ont volés ! Figure-toi que, justement au moment où un fourgon arrivait, deux tractions avant noires sont arrivées à toute vitesse...

BALARD. — Suffit ! Ces histoires de gangsters ne m'intéressent pas. Même au cinéma.

HÉLÈNE, *elle regarde la valise.* — Qu'est-ce que tu m'apportes là dedans ?

BALARD. — Article un : ne jamais poser de questions à l'homme.

HÉLÈNE. — En tout cas, tu dînes ici ce soir. M. Achille a demandé à la patronne de préparer un dîner pour tout le monde. Il paraît qu'il a réalisé aujourd'hui une bonne affaire, alors il régale... Tu n'es pas au courant ?

BALARD. — Un peu.

HÉLÈNE. — La patronne et sa nièce sont sorties acheter des provisions. Quant à moi, j'ai un travail fou à la cuisine. Tu ne veux pas venir me donner un coup de main ?

BALARD. — Tout à l'heure. Faut d'abord que je cause au patron. Va lui dire que je suis là.

HÉLÈNE. — Je te verrai ce soir ?

BALARD. — Si j'en ai envie !

HÉLÈNE. — Tu m'emmèneras danser ?

BALARD. — Si ça m'amuse.

HÉLÈNE. — Oh ! ce que tu me plais. Tu sais parler aux femmes, toi.

BALARD. — Je sais surtout les choisir. Toi, t'es de la graine qu'on fait les bonnes petites gagneuses.

HÉLÈNE. — C'est vrai que tu me trouveras une autre place ?

BALARD. — Oui, ma poupée. Tu m'as dit que tu aimais le commerce, je te placerai dans une bonne maison. Je m'en occupe.

HÉLÈNE. — Ce que je voudrais, c'est être caissière dans un magasin où il passe beaucoup de monde.

BALARD. — Caissière, comme tu y vas ! Pourquoi pas sous-maîtresse ? Fais d'abord tes classes, ma petite. Plus tard, je ne dis pas, on se mettra à notre compte.

HÉLÈNE. — Dans quelle maison, dis, tu vas me placer ?

BALARD. — Ne jamais poser de question à l'homme, je t'ai dit. Fais-moi confiance. Un point, c'est tout. Obéis et travaille. Moi, je te défendrai.

HÉLÈNE. — Embrasse-moi, dis.

BALARD, *s'exécutant.* — Voilà.

Achille est sorti de sa chambre.

ACHILLE. — Ah ! c'est vous, Balard. J'avais entendu sonner. Laissez-nous, Hélène. *(Hélène sort.)* Tout s'est bien passé ?

BALARD. — Trois balles dans la voiture, pas de bobo pour personne. On abandonné les bagnoles dans une rue de la Villette... chacun revient par le métro, séparément. Je suis le premier, à ce que je vois.

ACHILLE. — Oui... Les Corsini ?

BALARD. — Gourmands. Ils voulaient deux unités. Je m'en suis tenu à nos conventions : un million, et c'est bien payé. Plus cent sacs.

ACHILLE. — En quel honneur ?

BALARD. — Larique les leur avait promis pour qu'ils descendent l'employé de la banque. Ils ont exigé autant pour ne pas le faire. Ah ! il revient de loin, le petit gros... Entre nous, patron, est-ce bien prudent ?

ACHILLE. — Il a été bavard, il ne tient pas à s'en vanter, je suppose.

BALARD. — Ces miteux-là, ça a des scrupules, généralement.

ACHILLE. — Oui, c'est pour ça qu'ils restent des miteux. Nous aviserons ; je garde le père Larique sous la main. L'essentiel, ce n'est pas que l'employé parle de ses confidences à Larique, mais bien que celui-ci se taise.

BALARD. — Lui ? Si les poulets l'interrogent, il se mettra à table tout de suite.

ACHILLE. — Il ne parlera pas, nous nous en occuperons.

BALARD. — Quand il va apprendre qu'on n'a pas descendu l'employé, il en fera une maladie.

ACHILLE. — Il sait déjà.

BALARD. — Et alors ?

ACHILLE. — Je te raconterai ça. Il est sorti, mais il va revenir pour toucher sa part. Montons.

Ils montent les marches quand Fonsine et Sophie entrent.

FONSINE. — Monsieur Achille, nous avons pillé la charcuterie, la poissonnerie, mais, si vous nous aviez prévenues plus tôt, on vous aurait préparé un meilleur dîner.

ACHILLE. — Je n'aime pas vendre la peau de l'ours... Ce matin... je n'étais pas encore sûr que mon affaire réussirait, mais je vous fais confiance, ce sera très bien.

SOPHIE. — On pourra servir dès que vos invités seront là.

ACHILLE. — Ils ne tarderont pas. A tout de suite. Quelques comptes à mettre au point avec Balard et nous sommes à vous.

Ils sortent.

SOPHIE. — Quel curieux homme que ce M. Achille !

FONSINE. — Il ne te plaît pas ?

SOPHIE. — Ce n'est pas ça... Il m'intrigue plutôt.

FONSINE. — Qu'a-t-il de mystérieux ? Voilà un homme qui ne sort jamais, qui ne reçoit que ses collaborateurs ; sa vie me paraît limpide, au contraire.

SOPHIE. — Quelles affaires fait-il, au juste ?

FONSINE. — Il nous l'a dit : il s'occupe de déplacement de capitaux.

SOPHIE. — Qu'est-ce que ça veut dire : déplacer des capitaux ?

FONSINE. — Oh ! moi, tu sais, tout ce qui est finance et bourse... je n'y ai jamais rien compris, je ne vais pas commencer à présent. Si tu veux des éclaircissements, demande à Fred.

SOPHIE. — Il est très discret sur son travail pour M. Achille. Il change toujours la conversation...

FONSINE, *souriant*, — Je comprends qu'avec toi il ait envie de parler d'autre chose... Ne rougis pas, j'ai remarqué vos manèges à tous les deux pour vous retrouver seuls... Ce n'est pas un reproche que je te fais, au contraire. Il est très sympathique, malgré des manières un peu cavalières, mais c'est, paraît-il, le ton moderne. Et puis, il a réussi à te faire ôter tes lunettes, changer ta coiffure, danser les danses swing, c'est magnifique... J'en suis très heureuse pour toi, ma chérie... D'ailleurs, c'est bien simple, depuis que M. Achille est installé ici, notre vie s'est transformée, tu ne trouves pas ?

SOPHIE. — Je l'avoue. Il n'empêche que ce M. Achille est bien mystérieux.

Achille sort de sa chambre.

ACHILLE. — Fred n'est pas encore arrivé ?

SOPHIE. — Pas encore.

FONSINE. — Savez-vous ce que me dit Sophie ?

SOPHIE. — Oh ! ma tante...

FONSINE. — Je lui dis que vous êtes charmant, elle me répond que vous êtes un homme mystérieux.

ACHILLE. — Cette jeune fille a raison, madame. Ma présence chez vous a quelque chose d'insolite. Je me reproche quelquefois de n'être pas descendu à l'hôtel au lieu d'être venu troubler votre vie paisible...

FONSINE. — Sophie aimerait savoir quelles sortes d'affaires vous traitez.

ACHILLE. — Je croyais vous l'avoir déjà expliqué.

SOPHIE. — C'est-à-dire... monsieur Achille... il ne faut pas prendre ce que je dis en mauvaise part, mais un homme d'affaires, ça a généralement un bureau...

ACHILLE. — Hé oui, mademoiselle, on loue un bureau au mois dans un building des Champs-Élysées, on met une plaque au titre ronflant à la porte, on loue une machine à écrire et on engage une dactylo. Voilà aussitôt une affaire solide qui inspire confiance, n'est-il pas vrai ?

SOPHIE. — Oh ! évidemment...

ACHILLE. — Mademoiselle, j'ai un principe : pas de frais généraux ; donc, pas de bureau inutile, mais un service de renseignements hors de pair. Dans ces affaires de dépla-

cements de capitaux, tout est là. Il s'agit de ne pas laisser des masses inertes et improductives, mais de les remettre aussitôt dans le circuit. Le grand déséquilibre de notre économie, voyez-vous, mademoiselle, est la disproportion énorme qu'il y a entre les crédits disponibles et ceux qui sont utilisés. Mon rôle consiste à faire des sortes de ponctions sur des masses de capitaux qui risquent de congestionner certains secteurs de l'économie nationale. Or, plus les courants d'échanges sont ventilés et plus la productivité de la nation se trouve décuplée par la force des échanges. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?

FONSINE. — Ah ça ! monsieur Achille, je ne comprends strictement rien. Et toi, Sophie ?

SOPHIE. — Moi non plus...

FONSINE. — C'est bien fait. Ça t'apprendra à vouloir en savoir davantage. M. Achille est un homme d'affaires, un financier. Cela doit nous satisfaire.

SOPHIE. — Excusez-moi, monsieur Achille.

ACHILLE. — Mais voyons... Je suis à votre entière disposition pour vous fournir des renseignements complémentaires.

FONSINE. — Merci. Ça suffit comme ça.

Freddo entre, portant un paquet de disques sous le bras.

SOPHIE. — Ah ! voilà Fred.

FREDDO. — Rebonjour, mesdames.

ACHILLE. — Tu arrives le dernier, comme toujours.

FREDDO. — C'est que j'ai acheté des disques, en revenant. Vous allez entendre ça, Sophie.

FONSINE. — Votre oncle s'inquiétait de vous.

SOPHIE. — Vous avez besoin de Fred, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Non, non, je vous le laisse. Je vais terminer mes comptes. *(Expliquant :)* Après chaque affaire que je réussis, je répartis entre mes collaborateurs une part dont l'importance varie selon leur responsabilité et leurs initiatives. C'est une prime au rendement, en quelque sorte.

FONSINE. — Ah ! si tous les patrons étaient comme vous, il y aurait moins de grèves.

ACHILLE. — Ça, je dois le dire. Mes collaborateurs, au contraire, ne demandent qu'à travailler. Il faut vous dire qu'il y a dans notre branche d'activité, de longues périodes d'inactivité... et ils ne peuvent pas aller s'incrire au chômage.

Il sort.

FONSINE. — Quel homme charmant que votre oncle ! Et, pourtant, nous venons de l'ennuyer... Nos questions ressemblaient fort à des soupçons, d'autres auraient pu se vexer, mais il est d'une patience d'ange...

Elle sort vers la cuisine.

FREDDO. — On danse ?

SOPHIE. — Sur quelle musique ? Le phono est dans ma chambre.

FREDDO. — Allons-y.

SOPHIE. — Non. Vous n'avez pas été raisonnable, la dernière fois.

FREDDO. — Sophie, ma chérie...

SOPHIE. — Chut !

FREDDO, *la prenant dans ses bras pour danser.* — Chantonnez, je vous conduirai.

SOPHIE. — Ce ne sera pas commode pour la conversation.

FREDDO. — L'essentiel est que vous soyez dans mes bras.

SOPHIE. — Une rumba ?

FREDDO. — Un slow. On se serre davantage. *(Ils dansent, elle chantonne.)* Quand sortez-vous avec moi ? Demain ? Je viens vous chercher et je vous emmène... on irait danser dans une boîte.

SOPHIE. — Ça coûte cher.

FREDDO. — Vous avez entendu ce que vient de dire mon oncle : je vais toucher une prime. *(Ils dansent.)* C'est vrai que vous êtes souple... et jolie. On peut dire que vous cachiez vos charmes, vous. Pourquoi ?

SOPHIE. — Pour qui les aurais-je montrés ?

FREDDO. — En somme, vous m'attendiez... C'est comme votre bouche...

Il veut approcher ses lèvres, mais elle se défend avec la main qu'elle met devant la sienne, un peu troublée.

SOPHIE. — Au fait, vous ne savez pas la nouvelle ?

FREDDO. — Vous m'aimez ?

SOPHIE. — Il y a eu un attentat après-midi devant la banque. *(Freddo chantonne à la place de Sophie.)* Des gangsters ont attaqué les employés qui chargeaient un sac contenant près de vingt millions. Il y a eu des coups de feu tirés, heureusement sans victimes. Ça a été fait en un clin d'œil, les bandits se sont enfuis avec leur butin et on a perdu leur trace... C'est effrayant, vous ne trouvez pas ?

FREDDO. — Quel rapport a tout ça avec vos lèvres dites, Sophie ?... *(Ils chantonnent ensemble tout en dansant.)* Si je vous embrassais, vous seriez fâchée ?

SOPHIE. — Oui.

FREDDO. — Mais vous me pardonneriez ?

SOPHIE. — Non...

Il va l'embrasser quand Robi entre dans la pièce.

ROBI. — Salut !

Freddo s'arrête, furieux ; Sophie est soulagée. Elle rit de sa déception.

FREDDO. — Que veux-tu ?

ROBI. — Rien.

FREDDO. — Alors, va-t-en.

ROBI. — Pourquoi ?

FREDDO. — Tu n'as rien à faire ici.

ROBI. — Si.

FREDDO. — Quoi donc ?

ROBI. — Vous regarder danser.

FREDDO. — Tu as quelquefois reçu une paire de calottes ?

ROBI. — Oh là là !... Avec la grande sauterelle, c'était toujours mon tour...

SOPHIE. — Voyons, Robi, il ne faut pas parler ainsi de ta maman.

ROBI. — C'était pas ma mère, et puis elle nous a laissés tomber... Ma mère, c'est Fonsine, maintenant...

FREDDO. — C'est elle qui t'a envoyé ici ?

ROBI. — Non.

FREDDO. — Alors, déblaye.

ROBI. — Pourquoi ?

SOPHIE. — Un garçon bien élevé obéit sans poser de questions. Moi, à ton âge...

ROBI. — Ah là, là !... A mon âge, vous étiez tous parfaits !

La porte s'ouvre et, cette fois-ci, c'est Larique qui entre, portant avec précaution un petit carton sous le bras. Il semble plus calme.

FREDDO. — Zut ! Il ne faut plus espérer être seuls.

LARIQUE. — Rebonjour, mademoiselle. *(A Freddo :)* Ah ! vous voilà !

FREDDO. — Mais je pars. Venez dans la pièce à côté, Sophie, nous serons plus tranquilles pour danser.

Il l'entraîne.

ROBI. — Et si je viens ?

FREDDO. — Je ne te le conseille pas.

SOPHIE. — Tiens compagnie à M. Larique.

Freddo a entraîné Sophie dehors.

LARIQUE. — Tu ne joues pas avec tes petits camarades.

ROBI. — Non. On va va dîner... On est même en retard.

LARIQUE, *consultant sa montre.* — Bientôt neuf heures, en effet... A ton âge...

ROBI. — Vous étiez déjà couché, je sais.

LARIQUE. — Mme Lefranc, ta bienfaitrice, qui est une dame très bien élevée, a dû t'apprendre qu'il fallait respecter les vieillards, n'est-ce pas ? Et les aider à l'occasion... A ton âge, j'aidais toujours les aveugles à traverser la rue, ou je m'offrais à porter les colis des vieilles personnes.

ROBI. — Et alors ?

LARIQUE. — Veux-tu être, toi aussi, un garçon serviable et complaisant ?

ROBI. — Ça dépend.

LARIQUE. — Il s'agit de faire une petite course pour moi : porter ce paquet fragile chez un monsieur qui n'habite pas loin. Tu veux bien ? Naturellement, je te récompenserai. Que dirais-tu d'un joli billet de cent francs ?

ROBI. — Je veux bien, mais tout de suite alors, avant qu'on se mette à table... parce qu'il y a de la langouste pour commencer.

LARIQUE. — Voici l'adresse. *(Il lui tend un papier.)* Afin que tu ne l'oublies pas. C'est au 4e, la porte à gauche, ainsi tu n'auras pas à demander à la concierge. Un monsieur t'ouvrira, un petit gros. Tu lui remettras ce paquet en disant : « De la part de votre dame ». Si c'est une dame qui t'ouvre, tu ne diras rien, ne donne pas le paquet. Dis que tu t'es trompé d'étage et reviens avec. Mais la dame n'est sûrement pas là. Tu as compris ? Au monsieur seulement... *(Avec un petit rire :)* C'est une surprise que je lui fais, une surprise dont il aura du mal à revenir... Allons, va vite, tu en as pour dix minutes à peine... Attention, ne chahute pas ce colis, il est fragile... Et ne l'ouvre pas surtout ! Souviens-toi que la curiosité est toujours punie : il t'éclaterait dans les mains et il n'y aurait plus de petit Robi.

ROBI, *riant.* — Vous dites ça pour me faire peur !

LARIQUE. — Va, mon petit bonhomme... tu gagneras cent francs... Seulement au monsieur, s'il est seul... 4e à gauche... Ne te fais pas voir de la concierge...

ROBI. — Compris.

LARIQUE. — Et porte le paquet avec précaution, il est fragile.

Robi est sorti. Achille et Balard descendent. Balard a un paquet ficelé dans un journal qu'il tient à la main.

ACHILLE. — Toujours exact, monsieur Larique.

LARIQUE. — C'est un de mes principes.

ACHILLE. — Etes-vous plus calme, un peu rassuré ?

LARIQUE. — Je le serai bientôt tout à fait.

ACHILLE, *un peu étonné.* — Ah !

LARIQUE. — Oui.

ACHILLE, *prenant le paquet des mains de Balard et le lui tendant.* — Voilà ce qui est promis, vous compterez chez vous.

LARIQUE, *qui a pris le paquet avec méfiance.* — Pourquoi chez moi ?

BALARD. — Vous n'allez pas compter un million ici ? Surtout que vous avez exigé des petites coupures.

LARIQUE. — Qui me garantit qu'il y a un million dans ce paquet ?

ACHILLE. — Vous doutez de ma parole ?

LARIQUE. — Qui me prouve que ce colis, apparemment innocent, ne cache pas un engin dont je déclencherai l'explosion en tirant les ficelles pour l'ouvrir ? Ainsi, plus de Larique et un million d'économisé.

Sans lui répondre, Achille ouvre le paquet. Au même moment, on entend un bruit d'explosion au dehors. Larique pousse un cri et tombe à terre... au grand étonnement d'Achille et de Balard.

ACHILLE. — Allons, relevez-vous... Vous voyez bien qu'il n'y a pas de machine infernale.

LARIQUE. — En effet... mais ce bruit ?

BALARD. — Un camion qui a des ennuis d'explosion.

LARIQUE. — Ce n'est pas plus rassurant ! *(Il se lève, affolé.)* Sacré gosse ! Il l'a ouvert ! *(Il sort en courant, laissant les autres à leur étonnement. Un petit temps. On entend encore une explosion. Larique revient, l'air rassuré.)* Vous avez raison. C'est le camion du charbonnier à côté... Excusez-moi... Je suis très nerveux aujourd'hui...

ACHILLE, *lui tendant à nouveau le paquet, ouvert cette fois.* — Vous pouvez monter dans ma chambre et compter les billets un à un.

LARIQUE. — Oh ! maintenant, je vous fais confiance... Je sais que vous ne feriez pas tort d'un sou à un pauvre homme comme moi. *(Il ficelle rapidement le paquet.)* Mais j'avais des raisons pour me méfier. Pourquoi avez-vous payé les Corsini pour qu'ils tirent en l'air ?

ACHILLE. — Tiens, tiens... ce sont eux que vous êtes allé voir...

LARIQUE. — Oui, et ils m'ont chargé d'une commission pour vous.

ACHILLE. — Attention, monsieur Larique, vous m'aviez donné votre parole d'honnête homme que vous ne leur aviez pas parlé de moi.

LARIQUE. — Heu... quand je dis vous, monsieur Achille, je veux dire la personne pour laquelle j'avais demandé leur concours, sans la nommer...

ACHILLE. — Vous le jurez sur votre tête ?

LARIQUE. — Sur mes cheveux blancs. Mais, évidemment, s'ils m'ont fait suivre, je n'en suis pas responsable.

BALARD. — En somme, vous êtes avec eux contre nous ?

LARIQUE. — Je ne suis qu'un vieil homme inoffensif chargé d'une commission pénible... une sorte d'ultimatum.

ACHILLE. — Je vous écoute.

LARIQUE. — Ils veulent qu'on double leur part, ou alors... — je répète leurs propres paroles — c'est la corrida. Ils attendent jusqu'à minuit votre réponse que je dois leur porter.

ACHILLE. — Merci de votre obligeance, monsieur Larique.

FONSINE, *entrant.* — Monsieur Achille, nous pourrons nous mettre à table dans un quart d'heure. Vous dînez avec nous, monsieur Larique ?

LARIQUE. — Je ne le pense pas, madame.

ACHILLE. — Mais si, mais si... *(Il remplit les verres.)* Vous prendrez bien un petit apéritif ?

LARIQUE. — Merci. Ma petite santé ne me permet pas... je préférerais me retirer...

ACHILLE, *aimable.* — Vous allez rester avec nous, de gré ou de force. N'est-ce pas, Balard ?

LARIQUE. — Mais...

ACHILLE. — Je vous rendrai votre liberté pour aller à votre rendez-vous de minuit.

Il tend un verre plein à Fonsine.

FONSINE. — Monsieur Larique a un rendez-vous si tard ?

BALARD. — C'est un petit cachottier. On l'attend à Montmartre, je parie.

LARIQUE. — En effet, mais ne croyez pas...

FONSINE, *plaisantant.* — Eh bien ! j'en apprends de belles, monsieur Larique. Vous que je croyais un homme rangé...

LARIQUE. — M. Achille plaisante... J'aimerais mieux aller à mon rendez-vous plus tôt — un rendez-vous d'affaires, croyez bien — et être dans mon lit à minuit.

ACHILLE. — Un rendez-vous de minuit, c'est un peu louche, croyez-moi, monsieur Larique. *(Il lève son verre.)* A votre longue vie.

FONSINE. — A vos amours.

Ils boivent tous, sauf Larique. Freddo et Sophie entrent.

SOPHIE. — La fête commence, nous voici.

FONSINE, *la montrant à Achille.* — Regardez-la. Elle est transformée... Sophie, ma chérie, fais la jeune fille de la maison, redonne à boire à ces messieurs.

ACHILLE, *il est allé vers Freddo et lui parle à voix basse.* — Marfin devrait être arrivé. Où l'as-tu quitté ?

FREDDO. — Au pont de Flandres, avec les Corsini. Vous savez comme il est prudent. Il aura fait trois fois le tour de Paris pour brouiller toute filature.

Achille rejoint les autres.

SOPHIE. — A votre santé, monsieur Achille.

FONSINE. — A vos nombreux succès en affaires... J'espère que vous en réussirez beaucoup.

ACHILLE. — Merci... mais il faut être prudent et ne pas défier la chance trop souvent.

FONSINE. — Entre nous, le directeur de la banque à côté doit être moins gai que nous.

BALARD. — Les uns gagnent, les autres perdent, c'est la vie.

FONSINE. — C'est ce qu'on appelle un déplacement de capital, en somme.

SOPHIE. — Je crois, Fonsine, que l'apéritif te monte à la tête.

FONSINE. — Oui, il faut que je fasse attention... *(On sonne à la porte.)* Ça doit être M. Marfin. *(Hélène sort.)* Je vais lui préparer un verre.

Mais c'est Robi qui entre, avec le paquet sous le bras.

HÉLÈNE. — C'est le petit Robert.

SOPHIE. — D'où sors-tu ?

ROBI. — J'étais allé faire une course pour M. Larique. *(A Larique :)* Il n'y avait personne... voilà le paquet.

Larique a essayé de le faire taire.

LARIQUE. — C'est bon, c'est bon... Tu as très

bien fait. Je te remercie. *(Il prend le paquet, un peu gêné, devant les autres qui le regardent.)* C'est un cadeau pour un ami... J'avais demandé au petit Robert de le porter.

FONSINE. — C'est tout naturel.

ROBI. — Vous me donnerez tout de même les cent francs ?

FONSINE. — Voyons, Robi...

ROBI. — C'est promis.

ACHILLE. — Chose promise, chose due. Donnez-moi ce paquet, monsieur Larique, il semble vous embarrasser.

LARIQUE. — Pas du tout... C'est un objet fragile... Il ne faut pas le remuer brutalement... Je vais le poser là, sur le piano.

FONSINE. — On peut voir ce que c'est ?

LARIQUE. — Non, madame... c'est... ce n'est pas à voir.

ROBI. — M. Larique m'a dit que si je l'ouvrais, ça ferait boum, et je sauterais en l'air. Mais c'était pour me faire peur.

Achille et Balard ont échangé un regard. Pendant que Larique pose le paquet avec précaution sur le piano, Achille fait signe à Robi de venir près de lui.

ACHILLE. — Tiens, je te les donne, tes cent francs. Où es-tu allé porter ce paquet ?

ROBI. — 18, rue Faniel.

ACHILLE. — Le monsieur, c'était un petit gros ?

ROBI. — Oui.

ACHILLE. — Merci, mon petit Robi. Va. *(Robi va rejoindre Fonsine. A Balard qui s'est approché :)* Cette vieille canaille veut absolument supprimer l'employé de la banque... En ouvrant le paquet, on l'amorce et ça vous explose dans les mains.

Hélène entre, apportant des journaux.

FONSINE. — Nous pouvons nous mettre à table, Hélène ?

HÉLÈNE. — Encore un moment, madame. J'apportais les journaux que ces messieurs m'ont demandés.

ACHILLE. — Je voudrais consulter les cours de la Bourse.

BALARD. — Et moi, le résultat des courses.

LARIQUE. — Je serais, moi, curieux de voir ce qu'on dit de l'attentat.

HÉLÈNE, *distribuant les journaux.* — Ça, on en parle. Regardez ces titres.

ROBI. — J'en veux un.

ACHILLE. — Ce n'est pas une lecture pour les enfants.

LARIQUE. — C'est avec le récit de tels forfaits qu'on pervertit la jeunesse.

FREDDO. — Quelle époque !

BALARD. — C'est une honte. Et naturellement, aucun indice.

LARIQUE, *heureux.* — Vous en êtes certain ?

ACHILLE. — En tout cas, les journaux ne devraient pas faire une telle publicité à ces méfaits.

FONSINE. — Je suis bien de votre avis, monsieur Achille.

BALARD. — D'abord, avec cette avalanche de détails, elle renseigne les gangsters.

FONSINE. — Mais que fait la police dans tout ça ?

ACHILLE. — Ce qu'elle peut, madame. Elle est bien faite, croyez-moi, madame. Faisons-lui confiance.

FREDDO. — Oui, oui, faisons-lui confiance, et parlons d'autre chose. N'est-ce pas, Sophie ?

Celle-ci, qui s'est mise au piano, commence à préluder.

ACHILLE. — Vous avez bien raison, mademoiselle Sophie. Jouez-nous un peu de piano, ne pensons pas aux laideurs de l'existence.

FONSINE. — Nous t'écoutons. Sophie, cela donnera à Marfin le temps d'arriver.

LARIQUE. — Oh ! je crois qu'il sera préférable de se mettre à table sans l'attendre.

Robi est sorti depuis un instant. Balard lit le journal, quand il s'aperçoit qu'Hélène s'est mise à lire par-dessus son épaule.

BALARD. — A la cuisine ! Allez, rapido !

Hélène sort sans se faire prier. Fonsine est allée vers le coffre qu'elle a soulevé : elle en tire une corbeille à ouvrage. Sophie joue du piano. Freddo est auprès d'elle. Ils chantent un air à la mode. Larique se laisse aller béatement au plaisir du moment. Fonsine revient près d'Achille.

ACHILLE. — Vous ne pouvez donc pas rester sans travailler, Fonsine ?

FONSINE. — Je veux terminer ce chandail pour Robi... Sapristi, il me faut mettre cette laine en pelote...

ACHILLE. — Je vais vous aider.

Il présente ses mains tendues. Fonsine y passe un écheveau qu'elle commence à dévider pour le mettre en pelote. Tableau très familial. A ce moment, Robi revient tenant son pistolet à la main.

ROBI. — Haut les mains ! Police !

Réaction chez les gangsters. Balard se retourne d'un bond. Larique, qui se laissait aller à une douce somnolence, pousse un cri et se trouve mal.

BALARD. — Sacré sale gosse !

FONSINE. — Voilà M. Larique qui se retrouve mal !

Achille et Fonsine s'empressent autour de lui pendant que Balard prend Robi sous le bras et lui flanque une fessée.

ACHILLE. — Remettez-vous, monsieur Larique, c'est le petit Robi qui s'amusait.

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Même décor. Même jour. Après le dîner. Tout le monde est à nouveau dans le salon. A la place des apéritifs, il y a un seau à champagne, une bouteille et des coupes. Également des liqueurs. Achille, Fonsine et Robi sont assis, ainsi que Larique, et écoutent Sophie qui achève de chanter une chanson moderne, accompagnée par Freddo. On applaudit.

ACHILLE. — Bravo ! Charmant.

FREDDO. — Je lui ai fait renouveler son répertoire, vous voyez.

FONSINE. — Quel dommage que M. Marfin ne soit pas avec nous ! N'est-ce pas, Robi, que tu voudrais que ton papa soit là ? *(Robi répond par un bâillement sonore.)* Voyons, Robi, et ta main ?

ROBI. — J'ai sommeil.

LARIQUE. — Cet enfant a trop mangé. A son âge, on me couchait avec une soupe dans le ventre.

FONSINE. — Aujourd'hui, c'était un dîner de gala... Allons, viens te coucher... *(Elle se lève.)* Sapristi, la tête me tourne... Eh bien, monsieur Achille, c'est du joli, vous m'avez grisée...

ACHILLE. — Vous n'en êtes que plus charmante.

On a vu Freddo et Sophie parler bas entre eux.

FONSINE. — Que complotez-vous tous les deux ?

SOPHIE. — Je n'ose pas te le dire.

FREDDO. — Voyons. Sophie, vous êtes majeure... Me permettez-vous de l'emmener danser, Fonsine ?

FONSINE. — Mais bien sûr, si elle y consent... et si votre oncle le permet.

SOPHIE. — Ma petite tante, tu es un amour.

FONSINE. — Je t'attendrai pour me coucher, alors ne rentrez pas trop tard.

FREDDO. — Je vous la ramène dans deux heures.

ACHILLE. — Fred, je te confie Mademoiselle.

FREDDO. — Bien, mon oncle. *(A Sophie, l'entraînant :)* Par ici la sortie, on file à Montparnasse. Au revoir, tout le monde.

Ils sortent. Fonsine a déjà monté les marches avec Robi.

FONSINE. — Au fait, Robi, as-tu dit bonsoir ?

Robi se penche à la balustrade.

ROBI. — Bonsoir, monsieur Balard. Bonne nuit, monsieur Achille.

Les autres lui répondent.

FONSINE. — Tu ne dis rien à M. Larique ?

ROBI. — Lui, c'est un cireux. Y me doit cent francs.

Il se sauve avant que Fonsine ait pu le rattraper ; elle se penche à son tour, moitié sérieuse, moitié rieuse.

FONSINE. — Monsieur Larique, je suis désolée... Demain, je lui ferai vous présenter ses excuses.

LARIQUE. — Il vaut mieux le corriger dès ce soir, madame. Une bonne fessée et il apprendra le respect dû à ses aînés.

FONSINE. — Je préfère le raisonner.

Elle sort.

LARIQUE. — A son âge...

BALARD. — Vous étiez parfait.

LARIQUE. — Je m'en vante. Premier à l'école, premier au catéchisme. Au régiment, jamais une punition ; j'en suis revenu sergent. Dans l'administration où j'ai été employé pendant vingt-cinq ans, jamais une erreur, jamais un retard. On m'y regrette encore.

ACHILLE. — Jamais une irrégularité ?

LARIQUE. — Jamais.

ACHILLE. — Alors, pourquoi n'êtes-vous pas régulier avec moi ?

LARIQUE. — Si j'étais le moins du monde vindicatif, je vous répondrais, monsieur Achille, que c'est vous qui avez commencé.

ACHILLE. — Moi ?

LARIQUE. — En refusant... heu... d'éliminer un témoin qui peut être dangereux.

ACHILLE. — Croyez bien que je suis décidé à supprimer toute personne dangereuse.

LARIQUE. — Alors ?

ACHILLE. — Combien touchez-vous sur le million que vos amis Corsini réclament en supplément ?

LARIQUE. — Les Corsini ne sont pas mes amis... ce ne sont que de simples relations d'affaires, si j'ose dire. Je réprouve le chantage qu'ils font et je le leur ai dit avec toute la force que ma faible constitution me permet... Je ne touche pas un sou de commission, vous entendez, par un sou. Je vous en donne ma parole d'honnête homme.

BALARD. — Alors, la commission, c'est une petite boîte explosive ?

LARIQUE. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

BALARD. — Vraiment ? *(Il va au piano et prend le carton qu'il lui met sous le nez.)* On va l'ouvrir, nous verrons ce qu'il y a.

LARIQUE, *affolé*. — Ne faites pas ça...

ACHILLE. — N'ayez pas peur, Balard a rendu l'engin inoffensif.

BALARD. — Les Corsini ont bien fait les choses. Il y a de quoi pulvériser une escouade... Sacré père Larique...

ACHILLE. — Un vrai père Gribouille... Pour supprimer un témoin, il ferait sauter une maison.

LARIQUE. — Vous plaisantez, vous avez tort... Cet homme se souviendra de ses confidences, de mes questions...

ACHILLE. — Je me moque de ce brave imbécile, mais je suis inquiet pour Marfin. Pas vous ?

LARIQUE. — Aucun rapport.

ACHILLE. — Il devrait nous avoir rejoints depuis longtemps. Son absence ne vous trouble pas ?

LARIQUE. — Oui... un peu... Mais M. Balard dit qu'il l'a quitté sain et sauf...

BALARD. — Entre nous, mon petit père Larique, vous ne savez pas où il est, notre ami Marfin ?

LARIQUE. — Comment le saurais-je ? Où l'aurais-je rencontré ?

ACHILLE. — Avec les Corsini tantôt.

LARIQUE. — Oh ! monsieur Achille, vous ne soupçonnez pas ce brave garçon de vous trahir ?

ACHILLE. — Je soupçonne les Corsini de le retenir malgré lui près d'eux, pendant que vous négociez ici. Est-ce bien cela ?

Un petit silence.

LARIQUE. — ...Au fait, monsieur Achille, il se fait tard, je dois aller porter votre réponse...

BALARD. — Répondez, cher vieil homme, Marfin est-il leur prisonnier ?

LARIQUE. — Je ne comprends pas... *(Balard lui écrase un orteil avec son pied.)* Aïe ! mon cor ! Ne me brutalisez pas... sinon je crie... C'est honteux de frapper un homme faible.

ACHILLE. — Répondez vite, le temps passe. Les Corsini gardent-ils Marfin ?

LARIQUE. — Oui.

BALARD. — En bonne santé ?

LARIQUE. — Garanti jusqu'à minuit.

ACHILLE, *à Balard*. — Accompagne-le.

LARIQUE. — Je n'ai pas besoin de Balard.

ACHILLE. — C'est plus prudent, il pourrait vous arriver quelque chose en route.

Comme Larique ne semble plus vouloir partir, Balard et Achille l'accompagnent à la porte en le soulevant ce qui fait que Larique semble marcher en l'air. Fonsine revenant de coucher Robi voit le tableau.

FONSINE, *toujours un peu grise, riant*. — A quoi jouez-vous avec M. Larique ?

ACHILLE. — Il va à son rendez-vous de minuit.

FONSINE. — C'est vrai, j'oubliais. Mais vous êtes en avance, vous allez attendre vos amours...

LARIQUE. — Oh ! madame, je vous assure que ma vie est d'une dignité exemplaire... *(A Achille :)* M. Balard emporte ce qu'il faut ?

ACHILLE. — Tout ce qu'il faut.

LARIQUE. — Bon. Au fait, mon paquet.

Il veut prendre le paquet plié dans du papier journal qui est sur le piano, mais Balard l'a déjà mis sous son bras.

BALARD. — Ne vous donnez pas la peine.

LARIQUE. — Mais il est à moi.

BALARD. — Vous pourriez le perdre en route.

ACHILLE. — Marfin ira vous le porter.

FONSINE. — Monsieur Larique, vous oubliez votre carton...

LARIQUE. — Ah ! oui, c'est vrai...

Il veut le prendre, mais Achille l'a devancé.

ACHILLE. — Je vous le garde, vous seriez trop... chargé.

LARIQUE, *après avoir hésité.* — Heu... vous avez raison. Au revoir, madame. Merci pour cette charmante soirée.

FONSINE. — C'est M. Achille qu'il faut remercier.

LARIQUE. — C'est juste. Tous mes remerciements, monsieur Achille... Au revoir.

ACHILLE. — Adieu, monsieur Larique. Ne prenez pas froid, les soirées sont fraîches.

Larique va sortir, mais il hésite, se retourne vers Fonsine.

LARIQUE. — Madame... on ne sait ce qu'il peut arriver...

BALARD. — Je vous accompagne, voyons, n'ayez pas peur.

LARIQUE. — Sachez, madame, s'il m'arrive un malheur...

BALARD. — Allons, pressons...

LARIQUE. — J'aimerais mieux sortir seul.

ACHILLE. — Les rues ne sont pas sûres, Balard va vous accompagner.

BALARD. — Au revoir, madame. A demain, patron.

ACHILLE. — Téléphone-moi dès que tu auras vu Marfin.

BALARD. — D'accord. Allons, venez, père Larique.

Il l'entraîne énergiquement.

FONSINE. — Vous avez eu des nouvelles de Marfin ?

ACHILLE. — Par M. Larique. Il vient seulement de penser qu'il était chargé de l'excuser : Marfin a été retenu chez des amis...

FONSINE. — Entre nous, il devient un peu gâteux, le père Larique. Pendant tout le dîner, il a semblé préoccupé... Déjà, cet après-midi, il déraisonnait complètement.

ACHILLE. — Oui, je crois qu'il n'ira pas loin...

FONSINE. — Ah ! Monsieur Achille, quelle charmante soirée ! C'est dommage que Marfin n'ait pas été là. Je suis certaine qu'il s'est moins amusé chez ses amis.

ACHILLE. — J'en suis sûr, mais il y a des obligations auxquelles il est quelquefois difficile de se soustraire.

FONSINE. — A qui le dites-vous ! J'ai été toute ma vie l'esclave des obligations familiales. Et tout ça, pour arriver à quoi ? Je vous le demande. Mais je bavarde, je bavarde et je vous ennuie, monsieur Achille. Tant pis pour vous, il ne fallait pas me faire boire du champagne...

ACHILLE, *qui lui verse encore une coupe.* — A votre santé, Fonsine, à votre gentillesse, votre gaieté. Je garderai de mon court séjour ici un souvenir charmant et frais, comme ce champagne.

FONSINE. — Vous ne songez pas encore à partir ?

ACHILLE. — Hé, hé... J'ai peur que mes affaires m'obligent à m'absenter bientôt.

FONSINE. — Oh ! mais je comptais vous garder plus longtemps, je m'habituais à votre présence... Qu'allons-nous devenir sans vous, monsieur Achille ?

ACHILLE, *riant.* — Vous trouverez facilement un autre locataire moins encombrant.

FONSINE. — Vous êtes trop modeste. Votre arrivée a réveillé une maison qui s'ennuyait : Sophie, qui tournait à la vieille fille, est devenue coquette, Hélène est maintenant stylée et pleine de zèle...

ACHILLE. — N'exagérez pas mon pouvoir. Fred et Balard y sont pour quelque chose.

FONSINE. — Entre nous, votre neveu est-il un garçon en qui Sophie puisse espérer trouver un sentiment durable ?

ACHILLE. — Eh bien, à votre place, chère madame...

FONSINE. — Oh ! vous ne m'appelez déjà plus Fonsine ?... Vous me parlez déjà comme si vous m'aviez à moitié oubliée.

ACHILLE. — Fonsine ! Il vaut mieux, en effet, que je m'en aille vite ; si je restais trop longtemps près de vous, je finirais par ne plus aimer ce que je fais.

FONSINE. — C'est donc si passionnant que ça de déplacer des capitaux ? Les prendre ici, les mettre là ?...

ACHILLE. — Ce n'est pas si simple, vous savez. Il faut beaucoup de réflexion, d'astuce, d'esprit de décision.

FONSINE. — Je m'en doute, mais il n'y a pas que l'argent dans la vie.

ACHILLE. — Non, mais quand on a commencé par lui donner de l'importance, il est difficile de s'en passer.

FONSINE. — Et vous avez toujours été dans... les déplacements de capitaux ?

ACHILLE. — Oui. C'était une vocation. J'ai commencé tout jeune, sans capital en quelque sorte.

FONSINE. — Vous êtes un *self-made man*, en somme ?

ACHILLE. — Voilà.

FONSINE. — Vous avez tout de même trouvé des commanditaires ?

ACHILLE. — Certes. De tout petits d'abord, et puis de plus en plus importants. Mes débuts ont été durs, quelquefois maladroits. J'ai dû me reposer deux ans dans un établissement.

FONSINE. — Vous vous étiez surmené ?

ACHILLE. — C'est ça. J'avais surestimé mes moyens. J'ai beaucoup réfléchi pendant ces deux ans de repos forcé et j'ai si bien mis au point ma méthode que je n'ai pas eu à y retourner.

Il est près du piano et touche du bois.

FONSINE. — Si vous avez réussi, monsieur Achille, c'est qu'il y a une justice.

ACHILLE, *souriant.* — Non, Fonsine, je ne crois pas à la justice, sans ça je ne ferais pas ce métier. Est-ce juste que vous soyez lentement réduite à la gêne ?

FONSINE. — Oh ! certes, il y a des moments où je me demande... Vous avez raison, la justice... Mais je tiens des propos subversifs, ma parole... Excusez-moi, c'est le champagne... En tout cas, si je suis ruinée, j'ai ma conscience pour moi... et je ne regrette rien.

ACHILLE. — Chère Fonsine, être honnête à ce point, c'est ravissant.

FONSINE. — Ne le seriez-vous pas, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Dans les affaires, il y en a toujours un qui roule l'autre.

FONSINE. — Plus ou moins.

ACHILLE. — Toute grande fortune est mal acquise. Il y a dans chaque famille puissante un ancêtre qui méritait le bagne.

FONSINE. — Oh ! monsieur Achille, vous êtes encore plus subversif !...

ACHILLE, *souriant.* — C'est le champagne... Encore un peu ?

FONSINE. — Merci, la tête me tourne déjà assez. Je n'ose plus me lever.

ACHILLE. — Restez assise, ça va se passer. *(Il s'est assis au piano et continue en improvisant en sourdine.)* Il y a si peu de chose, la frontière est si mince entre ce qui est honnête et malhonnête, tout juste l'épaisseur d'un texte de loi... Et ce qui est encouragé la veille est quelquefois défendu le lendemain.

FONSINE, *qui étouffe un bâillement.* — Tout de même, vous reconnaîtrez que les bandits qui ont pillé la banque sont des malhonnêtes gens... Voler ainsi l'argent de tout le monde... c'est vilain !

ACHILLE. — Ah ! Fonsine, j'envie votre candeur. C'est vous la plus riche, croyez-moi... les bons sentiments, oui, ça doit être reposant... Dans chaque être humain, ne pas voir d'abord un ennemi déguisé ou une dupe probable, mais une amitié possible... *(Il la regarde et s'aperçoit qu'elle est immobile.)* Fonsine ! *(Elle est endormie, il sourit.)* Heureuse Fonsine... Vous êtes sage et douce, comme toute les victimes. Vos nuits sont sans inquiétudes ; le jour naissant ne vous fait jamais craindre une visite inopportune, vos lendemains sont sans appréhension. Vous vivrez longtemps, je l'espère, de moins en moins confortablement, et cependant toujours satisfaite, sans envier personne, sans en vouloir à aucune... *(Sonnerie. Il s'arrête de jouer, Hélène entre, habillée pour sortir.)* Vous sortez, Hélène ?

HÉLÈNE. — M. Balard m'a donné rendez-vous, mais j'ai fini mon travail.

ACHILLE. — Allez ouvrir en partant, ça doit être Marfin... Doucement, Hélène, Madame s'est endormie...

Hélène sort. Il rejoue du piano. Un homme en imperméable, chapeau sur la tête, les mains dans les poches, paraît et s'arrête dans l'encadrement de la porte.

CORSINI. — Salut, monsieur Baratino.

ACHILLE, *lève la tête, s'arrête de jouer, un peu étonné.* — Achille.

CORSINI. — Si vous voulez, moi ça ne me dérange pas.

ACHILLE. — Monsieur Corsini, je présume.

CORSINI. — Soi-même. L'aîné. Le frère s'occupe de Marfin.

ACHILLE. — Que voulez-vous ?

CORSINI. — De l'osier.

ACHILLE. — Balard est allé vous le porter.

CORSINI. — J'ai vu. J'ai guetté la sortie. J'attendais pour vous voir seulabre. *(Fonsine remue légèrement.)* C'est la tôlière ?

ACHILLE. — C'est la dame chez qui j'habite et qui ne sait rien.

CORSINI. — Vous avez le pot pour trouver des planques. A Auteuil, juste devant la banque. Ça vaut dix. Dix briques exactement.

ACHILLE. — Chantage ?

CORSINI. — Appelez ça comme vous voulez. Le coup de tantôt, ça vous rapporte vingt briques... c'est dans les journaux. Alors, c'est moitié-moitié.

ACHILLE. — Ce n'est pas ce qui était convenu.

CORSINI. — Pas de baratin... Faut décider vite ou je déclenche l'artillerie. De quoi faire sursauter votre logeuse.

ACHILLE. — Vous ne serez jamais qu'un truand, Corsini, un tueur.

CORSINI. — Qui va vous refroidir, si vous essayer de chiquer. Je vous demande la moitié, je trouve ça régule. Je pourrais réclamer le tout. J'ai de bonnes cartes, y a pas à essayer de chiquer. Vous êtes tout seul, vos hommes sont à dache, j'ai un colt dans chaque pogne, faut cracher, papa.

ACHILLE. — C'est Larique qui vous a dit que j'étais ici ?

CORSINI. — On l'a un peu secoué. C'est fou ce qu'il est impressionnable, ce vieux loquedu. Y s'met à table à peine invité ! Mais assez causé. Où est l'osier ? *(Un silence.)* Magnez-vous ou il y aura de la viande froide avant peu. Je vous le dis.

Un silence, Achille réfléchit.

ACHILLE. — Tant pis pour moi, j'ai commis une erreur. Excès de confiance, ça se paye. Je vais vous chercher ça.

Il esquisse un mouvement de sortie.

CORSINI. — Je préfère aller avec vous.

ACHILLE. — Non. Je vous apporte l'argent.

CORSINI. — Vous allez revenir avec un feu et déclencher une corrida. Pas bon.

ACHILLE. — Imbécile ! Je ne veux pas de drame ici. Le prochain et dernier épisode se passera ailleurs.

CORSINI. — Bon. Je reste là. En face de la ronfleuse. Si, dans trois minutes, vous n'êtes pas redescendu avec le blé, je la bute. Aussi n'essayez pas de vous tirer ou de finasser.

Trois broquilles, pas une de plus. Je prends le chrono.

Achille sort rapidement. Corsini s'est placé devant Fonsine, regardant la porte où a disparu Achille. Fonsine s'éveille.

FONSINE. — Mais je me suis assoupie...

Elle voit cette brute debout devant elle et pousse un cri.

CORSINI. — Fermez-la.
FONSINE. — Mais... qui êtes-vous ?
CORSINI. — Un pote. Une minute.
FONSINE. — Quoi ?
CORSINI. — Faites pas attention. Je compte.
FONSINE. — Où est M. Achille ?
CORSINI. — Dans sa carrée, il va radiner avec la fraîche.
FONSINE. — Que voulez-vous dire ?
CORSINI. — Ah ! me cassez pas les pinceaux avec vos vannes.
FONSINE. — Hein ?
CORSINI. — Elle comprend rien, cette gonzesse-là ! Silence. Deux minutes.
FONSINE. — Quoi ?
CORSINI. — Vous frappez pas. Je fais cuire un œuf à la coque...
FONSINE. — C'est un fou. Au fou !

Elle veut se lever, mais Corsini la repousse brutalement.

CORSINI. — Assis, je vois pas l'écran. Et fermez ça, ou je vous envoie une mandale.

Il la menace. Morte de peur, Fonsine s'évanouit au moment où Achille revient portant une serviette de cuir.

ACHILLE. — Brute, vous l'avez réveillée.
CORSINI. — Je l'ai rendormie, au contraire.
ACHILLE. — Triple brute. *(Il s'approche de Fonsine et dit à Corsini, menaçant :)* Si vous lui avez fait du mal !
CORSINI. — Je lui ait fait seulement les gros yeux et elle a tombé dans les pommes.
ACHILLE. — Ça vaut mieux, après tout. *(Il lui tend la serviette.)* Voilà et filez !
CORSINI. — Attendez que je compte, je veux voir les liasses.
ACHILLE. — Faites vite.
CORSINI. — Restez à distance, près de cette jaumée. Je trouve ça marrant. Le grand Baratino, le fameux caïd, assis devant Corsini senior et serrant les miches comme un cave. J'aurais dû convoquer la presse...

Tout en parlant, il s'est assis devant une table, posant son revolver à côté de lui et comptant les liasses.

ACHILLE. — Comptez-les bien, vous n'en profiterez pas longtemps.

CORSINI. — Dès demain, je vous filerai les poulets au train et vous aurez autre chose à faire que de me chercher, croyez-moi... Mais il n'y a que neuf briques.

A ce moment, Balard arrive sans bruit derrière lui. Achille le voit, mais ne bronche pas.

ACHILLE. — Balard est allé remettre à votre frère un million pour délivrer Marfin.
CORSINI. — Il ne les aura pas trouvés.
ACHILLE. — Je regrette, mais je ne peux rien faire plus.
CORSINI. — Vous parlez toujours comme si c'est vous qui faisiez la loi. Qu'est-ce qui m'empêche de vous buter gentiment et d'aller chercher ce qui reste là-haut, hein ? Je débarrasserais la société d'un ennemi public dangereux. J'aurais peut-être droit à la prime... C'est à se la fendre !

Son éclat de rire est vite interrompu par Balard qui, sans se presser, s'est avancé derrière lui, a sorti de sa poche une matraque et, d'un coup sec, l'a assommé. Corsini, sans faire ouf, tombe en avant, le nez sur la serviette. Aussitôt Achille se lève, heureux de s'en être tiré à si bon compte.

ACHILLE. — Je vais finir par croire au Bon Dieu. C'est le ciel qui t'envoie.
BALARD. — Non, c'est Nini.
ACHILLE. — Hélène ?
BALARD. — Elle m'a dit qu'en sortant elle avait ouvert à un homme suspect. J'ai d'abord cru que c'était un poulet, mais ce n'est pas l'heure légale ; j'ai alors pensé aux Corsini, qui nous ont doublés. Je suis entré en douce avec sa clé.
ACHILLE. — Et Marfin ?
BALARD. — Il est à l'hosto avec deux balles dans le ventre.
ACHILLE. — Blessure grave ?
BALARD. — J'en ai peur.
ACHILLE. — Ils vont payer, je te le promets.
BALARD. — On tient déjà celui-là. Qu'est-ce que j'en fais ?
ACHILLE. — D'abord, il ne faut pas que Fonsine sache. Elle est évanouie, mais je ne veux plus qu'il soit là quand elle se réveillera.
BALARD. — Laissez-moi d'abord le finir.
ACHILLE. — Non pas ici.

Tout en parlant, Balard a fait les poches de Corsini et confisqué les revolvers.

ACHILLE. — Tu n'as pas de voiture ?
BALARD. — Je me suis fait ramener en vitesse par un pote qui conduit un bahut. Un nuitard de la place Pigalle.
ACHILLE. — Parle français, je t'en prie.

BALARD. — Il m'a dit qu'il allait se mettre en station à la place à côté. S'il n'a pas chargé, je le ramène.

ACHILLE. — Tu es sûr de lui ?

BALARD. — Sûr.

ACHILLE. — Va vite le chercher, il aura cent billets.

BALARD. — Je connais un coin de Montreuil, pour déposer le colis, bien truffé de plomb. Avec mon silencieux.

ACHILLE. — Fais vite. Fonsine peut se réveiller d'un moment à l'autre.

BALARD. — Où planquer cette ordure en attendant ?

ACHILLE. — Là. Dans le coffre du divan.

BALARD. — Gi ! Tout est au poil, chez cette brave Fonsine.

Ils l'emportent et le mettent dans le coffre. Fonsine remue légèrement et pousse un soupir.

ACHILLE. — Sauve-toi. Fonsine se réveille. Quand tu reviendras, donne deux petits coups de klakson et attends mes ordres.

Balard sort rapidement. Achille remet tout en place, pendant que Fonsine remue un peu. Il retourne au piano et se remet à jouer. Fonsine revient à elle. Elle regarde Achille qui joue : elle promène un regard étonné : elle pousse un petit cri.

FONSINE. — Oh !...

Achille s'arrête de jouer, se lève en souriant.

ACHILLE. — Bien dormi ?

FONSINE. — Je vous demande pardon... c'est...

ACHILLE. — C'est le champagne...

FONSINE. — Je n'en boirai plus. Je viens de faire un cauchemar affreux.

ACHILLE. — Vraiment ? Vous sembliez reposer si tranquillement, je n'ai pas osé vous réveiller.

FONSINE. — Vous auriez dû, je vous assure... Oh ! cet homme...

ACHILLE. — Quel homme ?

FONSINE. — Un homme effrayant. Il était là, debout devant moi, parlant un langage étrange...

ACHILLE. — Comme dans les cauchemars.

FONSINE. — Il m'a brutalisée... C'est bien simple, j'en ai mal à la mâchoire.

ACHILLE. — C'est un phénomène bien connu d'auto-suggestion.

FONSINE. — Vous êtes sûr que ce n'est pas arrivé ?

ACHILLE. — Je l'aurais vu... et je n'ai pas cessé de jouer du piano...

FONSINE. — Je suis honteuse, monsieur Achille... Me voilà une vraie poivrote... Je me suis endormie. J'ai divagué. Et j'ai un mal de tête !... Eh bien ! c'est du joli...

ACHILLE, *riant.* — Demain, cela ira très bien. C'est ma faute et je vous en demande pardon. Vous devriez aller vous coucher.

FONSINE. — Il faut que j'attende le retour de Sophie, voyons.

ACHILLE. — Je l'attendrai à votre place.

FONSINE. — Vous êtes trop gentil, monsieur Achille... mais ce serait abuser...

On entend deux petits coups de klakson.

ACHILLE. — Prenez mon bras, je vais vous conduire à votre chambre.

FONSINE. — C'est la première fois que ça m'arrive, je vous assure. Où l'imagination va chercher ça ?... On aurait dit un bandit, un assassin. Moi qui n'ai jamais fréquenté que des gens honnêtes et bien élevés...

Achille la conduit doucement vers sa chambre.

ACHILLE. — Ah ! les rêves que nous faisons sont un étrange mystère. Mais, pour votre cas, c'est très net. Simple manque d'accoutumance aux boissons variées...

Elle va se laisser entraîner, quand elle s'arrête.

FONSINE. — Non, décidément, monsieur Achille, je ne peux pas... J'aurais peur dans ma chambre... Je préfère attendre Sophie ici ; je le lui ai promis, d'ailleurs.

ACHILLE. — Je vous assure que vous dormiriez mieux. Voulez-vous un somnifère ?

FONSINE. — Non, non, c'est inutile... Tenez, pour vous faire plaisir, je vais m'étendre sur le divan.

Elle se dirige vers le divan au-dessus du coffre.

ACHILLE. — Oh ! non, ça, je ne vous le recommande pas... La banquette est dure, il n'y a pas de sommier. Voilà qui vous redonnerait des cauchemars. *(On entend de nouveau les deux petits coups de klakson. Achille qui avait déjà entendu les autres, comprend qu'il lui faut aller dire ce qu'il se passe.)* Tenez, asseyez-vous là et restez bien tranquille.

Il va sortir.

FONSINE. — Vous ne me laissez pas, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Soyez sans crainte. Je reviens tout de suite.

Il sort. Fonsine reste un moment assise en se tenant la tête. Puis on entend du bruit dans le coffre.

FONSINE. — Allons, bon ! voilà que j'entends des bruits maintenant. *(cette fois-ci, c'est*

omme un énorme soupir. Elle se tâte le ouls.) Enfin, je ne rêve pas. *(Elle se lève et a vers le coffre, inquiète... Elle n'entend plus ien.)* J'ai des hallucinations, c'est certain... llons, allons, du ressort, nom d'un chien. Il 'y a rien dans ce coffre que des vieilleries. e ne vais pas me mettre à croire aux evenants, maintenant. J'en aurai le cœur et. *(Elle soulève le coffre, regarde, pousse un ri.)* Lui ! Encore lui !

Elle tombe en syncope sur le canapé. Achille revient peu après.

ACHILLE. — Je vous assure, Fonsine, que ous devriez aller vous coucher... vous n'avez as bonne mine... Je vous le demande pour ne faire plaisir. *(Il s'aperçoit qu'elle ne épond pas. Il s'approche d'elle.)* Fonsine ! Dieu merci, elle s'est rendormie.

Balard, qui arrive en tapinois, interroge.

BALARD. — Alors ?

ACHILLE. — Emporte-le vite.

Rapidement, ils sortent Corsini du coffre. Balard le charge sur son épaule ; il va sortir quand on entend les voix de Sophie et de Freddo, des rires étouffés.

BALARD. — M... !

ACHILLE. — Fais le tour par la cuisine.

Balard et son « colis » sortent par une porte au moment où Freddo et Sophie entrent par l'autre. Achille les accueille en souriant.

SOPHIE. — Vous êtes encore là, monsieur Achille ?

ACHILLE. — Je n'ai pas pas voulu laisser votre tante toute seule. Je suis resté pour lui tenir compagnie. Vous êtes-vous bien amusés ?

SOPHIE. — Oh ! la soirée a été parfaite.

FREDDO. — Je voulais garder Sophie encore, mais elle avait peur que sa tante s'inquiète.

ACHILLE. — Vous avez bien fait de rentrer.

SOPHIE, *voyant Fonsine endormie.* — Mais elle s'est endormie, en m'attendant.

ACHILLE. — Ça fait la seconde fois...

SOPHIE, *riant.* — Eh bien ! monsieur Achille, ça n'est pas flatteur pour votre charme personnel. J'y croyais ma tante plus sensible.

ACHILLE, *riant aussi.* — J'ai eu tort de lui jouer une berceuse au piano, mais je crois plutôt que je lui ai fait trop boire de champagne.

SOPHIE, *qui est allée s'agenouiller près de Fonsine.* — Ma petite tante, tu seras mieux dans ton lit.

Freddo s'est approché d'Achille.

FREDDO, *bas.* — Il y a un taxi devant la maison. C'est louche.

ACHILLE, *bas.* — Aucun danger.

SOPHIE, *se tournant vers eux.* — Elle dort comme un enfant... Fonsine, voyons, il faut aller te coucher maintenant. Je suis rentrée. *(Elle l'embrasse, la remue un peu. Fonsine se réveille enfin, poussant un cri.)* N'aie pas peur, c'est moi, Sophie.

FONSINE. — Là ! Il est là !

Elle montre le coffre.

SOPHIE. — Qui ?

FONSINE. — L'homme.

ACHILLE. — Voyons, voyons, vous avez fait encore un cauchemar ?

FONSINE. — Monsieur Achille, il est caché dans le coffre... Je ne rêvais pas, je l'ai vu.

SOPHIE. — Que veut-elle dire ?

ACHILLE. — Trop de champagne.

FONSINE. — Ne plaisantez pas, monsieur Achille. Il faut prévenir la police.

ACHILLE. — Allons, allons !... Ce sont des visions. *(Il va vers le coffre, soulève la banquette.)* Regardez, Sophie, voyez-vous un homme ?

SOPHIE, *qui s'est approchée avec Freddo.* — Il n'y a rien que des cartons, un tas de choses qu'il faudra bien finir par mettre en ordre.

Fonsine s'avance à son tour et regarde.

FONSINE. — Je n'y comprends rien. J'aurais mis ma main au feu.

SOPHIE, *riant.* — Eh bien ! ma tante, pour une cuite !

FRED. — Seulement, vous avez le champagne drôlement triste. Avoir des visions pareilles !

FONSINE. — Ah ! c'est fini, je ne me laisserai plus jamais entraîner à boire, c'est trop affreux !

SOPHIE. — Viens te coucher. Un bon sommeil effacera tout.

Elle l'entraîne vers sa chambre.

FONSINE. — Je n'ose plus me rendormir. La première fois, je rêvais que cet homme était devant moi, la seconde qu'il était caché dans ce coffre, où serait-il la troisième ?

ACHILLE. — Un mauvais rêve ne recommence jamais trois fois.

FONSINE. — Vous croyez ?

ACHILLE. — Faites-moi confiance. Bonne nuit.

Fonsine va sortir, toujours soutenue par Sophie, quand elle pousse un cri.

FONSINE. — Mon Dieu ! Pourvu que je ne le trouve pas dans mon lit.

Les autres éclatent de rire.

RIDEAU

TABLEAU II

Le lendemain. Balard est en train de ficeler avec précaution un paquet. A côté de lui, sur une table, est posé le carton explosif que nous avons déjà vu. Robi le regarde faire avec intérêt.

ROBI. — Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet ? Pourquoi tu le ficelles comme ça ? *(Balard ne répond pas. Robi, sans que Balard le regarde, ouvre le carton du père Larique. Il pouse un cri.)* Oh !

Balard se retourne et, furieux, referme le carton.

BALARD. — Sacré gosse ! Faut que ça mette son nez partout. Tu mériterais une tarte. Tu as de la chance que ton père...

ROBI. — Qu'est-ce qu'il a, papa ?

BALARD. — Rien.

ROBI. — Je le verrai, aujourd'hui ?

BALARD. — Non. Il est parti en voyage.

ROBI. — Pour longtemps ?

BALARD. — Je ne pense pas.

ROBI. — Où ça ?

BALARD. — Je ne sais pas.

ROBI. — M. Achille aussi part en voyage. Il va peut-être le rejoindre ?

BALARD. — Peut-être.

ROBI. — Toi aussi, tu pars ?

BALARD. — Bien sûr.

ROBI. — Et moi aussi, je pars ?

BALARD. — Je ne sais pas. Demande à M. Achille.

Un silence.

ROBI. — Qu'est-ce qu'il y avait dans le carton de M. Larique ? *(Silence de Balard.)* Pourquoi qu'il est vide ?

BALARD, *énervé.* — Ah ! t'as de la chance que ton père... Fiche-moi le camp. Ou plutôt non, rends-moi service : il y a une boutique qu'on transforme à côté, va me chercher une brique... On vient d'en décharger sur le trottoir.

ROBI. — Pour quoi faire ?

BALARD. — Tu commences à me casser les pieds avec tes questions. Va !

Robi sort au moment où Hélène descend de chez M. Achille, une lourde valise à la main, celle que Balard avait montée au premier acte. Hélène semble avoir pleuré : elle s'arrête au milieu des marches, regardant Balard.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu fais ?

BALARD. — Ah non ! Pas toi. Fais ton boulot sans poser de questions.

HÉLÈNE. — Ce que cette valise est lourde !

BALARD. — Ça te fait les bras.

HÉLÈNE. — Et il faut que je remonte encore.

BALARD. — Ça te fera les pieds.

HÉLÈNE. — Tu ne veux pas que je fasse to paquet pendant que tu descendras la valise

BALARD. — Non. Je fais du travail de pr cision.

HÉLÈNE, *riant.* — Ficeler un paquet, d travail de précision !

BALARD, *sans colère.* — Ne ris pas où je vai te faire chialer.

HÉLÈNE. — Je plaisantais.

BALARD. — J'aime pas qu'on me charri quand je travaille. Avis !

HÉLÈNE. — Qu'est-ce qu'il y a de si précieu dans ce paquet ?

Elle est près de lui et elle reçoit une gifle Elle la reçoit sans rien dire, en femm déjà dressée.

BALARD. — Tu l'as voulue, tu l'as eue. Arti cle premier : ne jamais poser de questions à l'homme. Je te l'ai déjà dit, pourtant.

HÉLÈNE. — Excuse-moi.

BALARD. — Je ne t'en veux plus, mais ne recommence pas, ou ça sera la dérouillée.

Elle se met à pleurer doucement.

HÉLÈNE. — Excuse-moi, Monmond, je pleure à cause de ton départ... à cause que je peux pas te demander quand je te reverrai...

Balard, qui a fini son paquet, s'est radouci.

BALARD. — Pleure plus, Nini... Tu me rever ras à Toulouse, quand tu auras tes huit jours ici... Je t'aurai trouvé une bonne place. *(Il l'embrasse et lui tapote la joue comme à un jeune animal. Le visage d'Hélène rayonne.)* Un travail pas fatigant, tu verras. Tu auras peut-être à monter des étages, mais pas à porter des valises, en tout cas. Au fait, si ta patronne te questionne au sujet du départ de M. Achille, tu lui diras que tu lui as remis un télégramme. Compris ?

HÉLÈNE. — Oui, Monmond.

Robi revient avec une brique.

ROBI. — Voilà. Je l'ai chipée pendant que l'ouvrier regardait pas.

BALARD. — C'est bien, mon petit Robert, on fera quelque chose de toi. *(Il pose la brique dans le carton du père Larique. Il s'aperçoit de l'étonnement de Robi et d'Hélène.)* Qu'avez-vous à me regarder comme ça ? *(A Hélène :)* Allez donc voir à la cuisine si j'y suis. *(A Robi :)* Et toi, tu n'as pas de devoirs à faire ?

ROBI. — Non. *(Hélène sort sans se faire prier, mais Robi reste planté devant lui, le regardant caler la brique dans le carton et commencer à ficeler.)* Qu'est-ce que tu fais ?

Balard, excédé par cette nouvelle ques tion, va éclater en colère, mais il se domine et prend le parti d'être gentil.

BALARD. — On va faire une blague au père Larique. Seulement, garde ça pour toi.

ROBI. — Tu penses, je ne suis pas un enfant.

BALARD. — J'ai enlevé ce qu'il y avait dans la boîte et je mets ta brique à la place.

ROBI. — Mais ce qu'il y avait dans la boîte ?

BALARD. — Je l'ai mis dans ce paquet. C'est celui-là maintenant qui fait boum.

ROBI. — Et alors ?

BALARD. — C'est tout.

ACHILLE, *entrant.* — Vous avez terminé, Balard ?

BALARD. — Oui, transvasé, empaqueté, ficelé.

ACHILLE. — Laisse-nous, mon petit Robi. *(Robi sort.)* Pas de nouvelles de Marfin ?

BALARD. — Freddo s'en occupe. Il connaît un interne, il est allé l'interwiever en disant qu'il est journaliste.

ACHILLE. — Dès qu'on aura des nouvelles, on filera chez Toni.

BALARD. — Entre nous, patron, est-ce prudent ? Vous ne trouverez jamais une meilleure planque.

ACHILLE. — Le coin est dangereux. Le quartier est plein de policiers.

BALARD. — Vous n'avez qu'à faire le malade et vous mettre au lit pendant quinze jours. D'ici là, ce sera calmé.

ACHILLE. — Et Corsini, qu'en fait-tu ?

BALARD. — J'ai déposé son frangin devant son Q. G. bien truffé de plomb, il doit s'occuper des obsèques.

ACHILLE. — Il ne pense qu'à le venger. Il peut nous tomber dessus d'un moment à l'autre. Non, crois-moi, il faut filer et vite.

BALARD. — J'aurais dû le refroidir aussi, comme ça vous pouviez rester peinard ici.

Fonsine entre.

FONSINE. — Qu'est-ce que j'apprends, monsieur Achille, vous nous quittez ?

ACHILLE. — Hélas ! Je vous avais un peu prévenu, quoique je ne pensais pas que cela fût si vite. J'ai reçu un câble ce matin. Je n'ai que le temps de prendre l'avion... Avez-vous bien dormi, au moins ?

FONSINE. — Il s'agit bien de mon sommeil !

ACHILLE. — Vous n'avez pas fait de cauchemars, cette fois ?

FONSINE. — Non, c'est vrai. J'ai dormi... comme une souche. Monsieur Achille, j'y pense, ce n'est pas ma conduite scandaleuse d'hier soir qui vous fait fuir ?

ACHILLE, *riant.* — Chère Fonsine, il en faut plus pour me scandaliser.

FONSINE. — Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de vos affaires ?

ACHILLE. — Nullement. Mais c'est l'ennui de mon métier, voyez-vous. Jamais de repos, de vraie tranquillité. On se croit installé, et il faut déjà repartir. M'avez-vous préparé ma note ?

FONSINE. — Sophie s'en occupe. Et, naturellement, Marfin va venir reprendre Robi ?

ACHILLE. — Je ne crois pas. Cela vous ennuirait beaucoup de garder encore son fils près de vous ?

FONSINE. — M'ennuyer ? Je suis déjà attachée à ce gosse... J'aurais de la peine s'il s'en allait. *(Freddo entre.)* Ah ! bonjour, Fred. Je vais prévenir Sophie que vous êtes là, vous venez lui dire au revoir, je présume.

FREDDO. — Bien sûr, madame.

FONSINE. — Quelle tristesse ! Comme la maison sera vide après votre départ ! Je suis désolée, vraiment. Et surtout, ne croyez pas que c'est une question d'intérêt, mais un pensionnaire aussi charmant, je n'en retrouverai jamais, jamais.

Elle sort. Un silence.

ACHILLE. — Marfin ?

FREDDO. — Il s'en sortira. Seulement les poulets sont curieux, ils sont déjà venus aux renseignements.

BALARD. — Ils ont ses empreintes au sommier, Marfin avait à tirer cinq ans par défaut pour une vieille histoire... le voilà au frigidaire pour un bout de temps.

FREDDO. — Et s'ils le questionnent ?

BALARD. — Y a pas à s'en faire, il sait la boucler, Marfin.

FREDDO. — Qu'est-ce qu'on fait de sa part ?

ACHILLE. — Je la mets de côté, il sera content de la trouver en sortant.

BALARD. — Il y a celle de Larique, on la partage ?

ACHILLE. — Non, on la donne à Fonsine.

FREDDO. — Bonne idée, ça.

BALARD. — Pardon, pardon... Faudrait s'entendre... Est-ce qu'on est des philanthropes ?

ACHILLE. — On va lui laisser le petit Robert. Ça vaut ça.

BALARD. — Tout de même...

ACHILLE. — Tu veux te charger du gosse, toi ?

BALARD. — Ah non !

FREDDO. — Tu vois bien.

BALARD. — C'est bon. D'accord.

ACHILLE. — Mais comment lui remettre.. Je ne peux pas lui donner un million comme ça...

FREDDO. — Il faudrait faire un don anonyme.

ACHILLE. — Oui, c'est une idée... Il faudrait qu'elle trouve cette somme, chez elle, par hasard.

BALARD. — Un magot planqué qu'elle découvre... Je pourrais aller le mettre au grenier... Une bonne petite brique bien ficelée...

ACHILLE. — Non, en or. C'est plus sûr. Tu ne vois pas qu'on échange les billets avant qu'elle mette la main dessus. Il faut toujours se méfier des ministres des finances. J'ai assez de napoléons là-haut. Je les gardais pour le voyage, mais j'en achèterai d'autres...

Fonsine et Sophie entrent.

FONSINE. — Je ne suis pas encore revenue de ma surprise. Votre départ est si brutal !

SOPHIE. — Je plaisante. Voici votre note, monsieur Achille...

FONSINE. — Et c'est nous qui vous redevons de l'argent... Mais si, mais si, vous aviez déposé une très grosse somme...

ACHILLE. — Gardez, je vous en prie... ce sera pour la pension de Robi...

FONSINE. — Non, non. Voici ce que je vous redois. Ne refusez pas, vous m'offenseriez. Pour Robi, je m'arrangerai avec Marfin.

ACHILLE. — C'est que... il part avec moi et n'aura pas le temps de vous voir.

FONSINE. — Il écrira, au moins? En tout cas, Robi lui donnera chaque semaine de ses nouvelles. Vous pourrez lui dire qu'il peut compter sur moi.

ACHILLE. — Je ne sais pas encore son adresse, mais, dès que je l'aurai...

Fonsine, machinalement, a regardé le coffre. Elle ne peut réprimer un mouvement.

SOPHIE. — Qu'as-tu ?

FONSINE. — C'est en revoyant ce coffre, ça m'a fait penser... à mon cauchemar.

ACHILLE. — Vous m'excusez, mesdames. Il me faut finir mes valises. Venez, Balard.

Ils sortent vers la chambre d'Achille.

FONSINE. — Je vous laisse, mes enfants. Vous devez avoir des choses à vous dire.

Elle sort.

SOPHIE. — Qu'avez-vous, Fred, vous semblez préoccupé ?

FREDDO. — C'est de vous quitter, Sophie.

SOPHIE. — C'est gentil. Mais est-ce bien vrai ?... D'abord, vous ne partez pas pour toujours ?

FREDDO. — Bien sûr... Vous avez raison, Sophie, il n'y a pas que ça... J'ai un copain qui vient d'avoir un coup dur.

SOPHIE. — Mon pauvre Fred...

FREDDO. — Ça fiche un coup, ça fait réfléchir. Et je me demande...

SOPHIE. — Quoi ?

FREDDO. — Rien. Enfin, je ne peux pas vous dire.

SOPHIE. — Je peux tout entendre, Fred, si ça peut vous soulager.

FREDDO. — Non, plus tard peut-être. Mais ce copain faisait un métier dangereux, qui m'a tenté, moi aussi. Je trouvais ça facile... L'aventure, c'est toujours passionnant. On la trouve où on peut... On croit choisir et on est quelquefois embarqué malgré soi...

Un silence que Sophie respecte en regardant Fred, puis elle le questionne encore.

SOPHIE. — Vous allez accompagner vot oncle ?

FREDDO. — Non.

SOPHIE. — Alors, pourquoi partez-vous ?

FREDDO. — Je vais chez mes parents. Il y longtemps que je ne les ai pas vus. Ça me fe du bien. J'ai besoin de réfléchir. Je vou écrirai de là-bas, si vous le voulez bien.

SOPHIE. — J'y compte. *(Robi revient et s plante devant eux.)* Allons, Robi, fiche-nou la paix. Va voir à la cuisine si nous y somme

FREDDO. — Non, reste un peu. Mon vieu Robi, il faut être bien sage, bien gentil ave ces dames...

ROBI. — Je le sais.

FRED *lui tend un billet.* — Tiens, fais-e bon usage. *(Il lui tapote la joue. A Sophie :* Vous m'accompagnez jusqu'à la porte ?

ROBI. — Méfiez-vous, Sophie, c'est un tru pour vous embrasser.

Les jeunes gens rient et sortent. Achill et Balard entrent bientôt. Achille a l même tenue que le jour de son arrivée Balard porte une petite valise.

ACHILLE. — Ah ! mon petit Robi, avant d partir, je vais te demander une chose.

ROBI. — Je sais. Faut être gentil ave Fonsine. Bien sûr que je serai gentil.

ACHILLE. — Tu es bien, ici ?

ROBI. — Oh oui ! alors. Je l'aime bien Fonsine.

ACHILLE *sort de sa poche un billet.* — Tien Pour t'acheter un livre ; pas un pistolet r une mitraillette.

ACHILLE, *lui caressant la tête.* — Va dire Fonsine qu'on s'en va.

Robi sort. Aussitôt Balard tire de sa poch un petit sac qu'il fait tinter.

BALARD. — Où met-on le magot ?

ACHILLE. — Dans le coffre. Il y a dé cartons, des vieux souvenirs de famille qu'o ne se décide jamais à jeter. Un jour de ra gement, elle le trouvera, j'espère. *(Ils on soulevé le dessus du coffre.)* Tiens, dans c vieux carton, qui est au fond... *(Ils refermen le coffre.)* Maintenant dis à Hélène d'alle nous chercher un taxi. Qu'elle l'amène à porte de service, sur l'autre rue.

Balard s'en va par la cuisine. Fonsin revient.

FONSINE. — J'espère que nous nous re verrons bientôt, monsieur Achille.

ACHILLE. — Savez-vous ce que je souhaite C'est que vous n'entendiez plus jamais parl de M. Achille.

FONSINE. — Oh ! mais ce n'est pas gent ce que vous dites là.

ACHILLE. — Ne croyez pas ça... En tout ca si un jour, que j'espère improbable, vou

ntendiez dire du mal de M. Achille, ne pensez u'à l'homme que vous avez connu et que vous e jugez pas mal, n'est-ce pas ?

FONSINE. — Mais je vous trouve infiniment ympathique... et je vous regretterai.

ACHILLE. — Merci.

Il lui baise la main. Balard entre rapidement.

BALARD. — Patron, voilà le père Larique ui s'amène de son petit pas d'honnête omme.

ACHILLE. — Je n'ai plus le temps de le ecevoir.

FONSINE. — Je vous excuserai auprès de ui.

ACHILLE. — C'est ça. Et même dites-lui que e suis parti depuis deux heures.

FONSINE. — Comptez sur moi, monsieur Achille.

ACHILLE. — Il vient sans doute chercher le paquet qu'il a laissé, le cadeau pour son ami. Le voilà. *(Il montre le paquet dans lequel Balard a mis la brique et prend l'autre. Sonnerie.)* Adieu, Fonsine.

Il va sortir avec Balard par la porte qui mène vers le service.

FONSINE. — Oh ! vous allez sortir par le service. Je suis navrée.

ACHILLE. — Aucune importance. Et puis, il me faut donner une commission à Hélène.

Il fait un petit geste d'adieu et ils sortent. Larique entre peu après, toujours fébrile.

LARIQUE. — Madame Lefranc, mes hommages.

FONSINE. — Mais vous semblez être aussi agité qu'hier, monsieur Larique.

LARIQUE. — Ah ! madame, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... M. Achille est-il là ?

FONSINE. — Comment, vous ne savez pas la nouvelle ?

LARIQUE. — Ah ! mon Dieu, quoi encore ?... Ménagez-moi, madame, j'ai déjà eu à supporter trop d'émotions.

FONSINE. — M. Achille est parti.

LARIQUE. — Seul ? Ou bien des messieurs sont venus le chercher ?

FONSINE. — Seul. C'est-à-dire avec tout son personnel.

LARIQUE. — J'aime mieux ça. Et, au fond, je m'en doutais. Je le disais encore il y a cinq minutes à une personne qui tenait absolument à voir M. Achille.

FONSINE. — C'est désolant, mais voilà deux heures qu'il est parti.

LARIQUE. — Deux heures ! Nous ne le rattraperons jamais.

FONSINE. — Vous aviez des choses importantes à lui dire ?

LARIQUE. — Pas moi, mai... la personne... c'est au sujet de son frère qu'il vient de perdre.

FONSINE. — M. Achille pouvait faire quelque chose pour lui ?

LARIQUE. — Oh ! plus rien, madame, plus rien. M. Achille a fait tout ce qu'il a pu. L'autre voulait le remercier justement... Il avait des dragées à lui remettre, disait-il.

FONSINE. — Des dragées, pour un deuil ? Curieuse coutume.

LARIQUE. — C'est un terme de métier. Mais, après tout, ceci ne me concerne pas. M. Achille, naturellement, ne vous a rien laissé pour moi ?

FONSINE. — Ah ! si, ce petit carton.

LARIQUE. — Oui, oui... Et c'est tout ?

FONSINE. — Oui.

Hélène entre, portant le paquet que Balard ficelait au début de l'acte.

FONSINE. — Qu'y a-t-il, Hélène ?

HÉLÈNE. — C'est à cause de ce paquet, madame, que M. Achille m'a chargée de remettre à M. Marfin.

LARIQUE. — Mais je reconnais ce paquet, c'est celui que j'avais posé sur le piano...

HÉLÈNE. — Peut-être bien. En tout cas, je dois le remettre à M. Marfin.

FONSINE. — Il vous a donc donné son adresse ?

HÉLÈNE. — Justement, madame, il est parti en oubliant.

LARIQUE. — Ce cher Marfin ! Mais je la connais moi. Je vais justement le voir.

HÉLÈNE. — Mais alors, vous pourriez le lui donner ?

LARIQUE. — Avec plaisir. Trop heureux de vous rendre ce petit service.

FONSINE. — Pourtant, Hélène, si M. Achille vous a priée de le porter vous-même...

LARIQUE. — Puisque j'y vais de ce pas. Merci, ma petite Hélène, ce brave Marfin...

Il a déjà pris le paquet et se dirige vers la porte.

FONSINE. — Il n'est donc pas parti ?... Donnez-moi son adresse, au moins.

LARIQUE. — Je sais y aller, mais vous la dire exactement... Au revoir, madame, mes hommages.

FONSINE, *appelant.* — Monsieur Larique !

LARIQUE. — Excusez-moi, on m'attend.

Il est déjà parti.

FONSINE. — Et il oublie son cadeau. Hélène, courez le lui porter.

HÉLÈNE. — Pas la peine, madame.

FONSINE. — Je trouve que vous lui avez laissé faire cette commission avec beaucoup de légèreté.

HÉLÈNE. — Mais non, madame, c'était exprès.

FONSINE. — Je ne comprends pas.

HÉLÈNE. — Oh ! Madame, faut pas chercher. Au fait, il faut que je dise à Madame que je vais la quitter.

FONSINE. — Allons bon ! vous aussi.

HÉLÈNE. — Bien sûr, Madame sait bien que je suis amoureuse.

FONSINE. — Mon Dieu, encore ?

HÉLÈNE. — Ah non ! Du même. De Toto. D'Edmond. De Balard, quoi.

FONSINE. — Vous allez vous marier, j'espère ?

HÉLÈNE. — Il me l'a presque promis.

FONSINE. — Et il ne veut plus que vous vous placiez ? Je comprends ça.

HÉLÈNE. — C'est-à-dire que si. Mais il m'a trouvé une autre place.

FONSINE. — Ah ! je suis désolée de vous perdre, Hélène, vous êtes devenue presque une perle. Enfin, si vous avez besoin d'un certificat, dites-le-moi.

HÉLÈNE. — Pas la peine, sa recommandation suffit. Il faut aussi que je dise à Madame que c'est une place à l'étranger.

FONSINE. — Mais vous ne parlez aucune langue ?

HÉLÈNE. — Ça ne fait rien, dit Edmond, pour ce que j'aurai à faire. C'est une maison où il y a déjà d'autres Françaises. C'est fou ce que les Françaises sont demandées, il paraît.

FONSINE. — Voilà qui explique la crise des domestiques chez nous. Eh bien ! mes compliments, Hélène...

On entend une explosion.

FONSINE. — Ah ! mon Dieu ! que se passe-t-il encore ?

HÉLÈNE. — Ça doit être le camion du bougnat.

FONSINE. — Ah non !... depuis hier, je me méfie... Allez voir, ma petite Hélène.

HÉLÈNE. — Oui, madame.

Elle sort rapidement au moment où Sophie entre avec Robi.

SOPHIE. — Tu as entendu l'explosion ?

ROBI. — Ce sont les gangsters qui sont revenus.

HÉLÈNE, *revenant, affolée.* — Ah ! madame... c'est M. Larique...

Elle n'a pas le temps de donner des explications. Larique entre à son tour. Son état est lamentable. Il a ses vêtements en lambeaux, le chapeau en loques, le visage noirci par l'explosion. Du paquet qu'il avait emporté, il ne reste qu'un bout de ficelle.

FONSINE. — Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ?

LARIQUE, *qui a du mal à retrouver ses esprits, répond enfin.* — Je... j'ai glissé sur une écorce d'orange...

Le rideau baisse sans attendre des explications superflues.

RIDEAU

Larique Fonsine Robi

Hélène Balard

6 FONSINE. — *Qu'avez-vous, monsieur Larique, vous semblez agité.*
LARIQUE. — *Depuis ce matin, je suis comme ça... fiévreux.* (ACTE II.)

7 BALARD. — *Article un : ne jamais poser de question à l'homme.* (ACTE II.)

8 SOPHIE. — *Quelles affaires fait-il au juste, M. Achille ?*
FONSINE. — *Il nous l'a dit : il s'occupe de déplacements de capitaux.* (ACTE II.)

9 LARIQUE. — *Veux-tu être, toi aussi, un garçon serviable et complaisant ?*
ROBI. — *Ça dépend !* (ACTE II.)

10 CORSINI. — *Je trouve ça marrant : le grand Baratino, le fameux caïd assis devant Corsini senior...* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki)

Fonsine Sophie

Robi Larique

Corsini Achille

"FAITES-MOI CONFIANCE"

DEVANT LA CRITIQUE

On connait l'anecdote. Elle est célèbre. Avant la guerre de 1914 une querelle divisait la Comédie-Française et opposait les tenants des modernes aux défenseurs des classiques. Ces derniers étaient commandés par Mounet-Sully. Celui-ci passe un soir devant le tableau de service où était annoncée la centième de *Primerose*, de Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. Indigné, le doyen s'arrête et écrit sur la feuille : « J'aime mieux *Phèdre* ». Et il signe. Le lendemain de Flers découvre la petite note. Il prend son stylo et ajoute simplement : « Moi aussi ! »

Ceci pour dire que M. Michel Duran n'a sûrement pas eu la prétention de faire *Phèdre*, et que sa comédie *Faites-moi confiance*, n'a d'autre dessein que d'amuser un public uniquement avide d'un divertissement de bonne compagnie. Sur ce plan, qui exige plus d'ambition qu'on ne le croit, il a pleinement réussi, et je crois que, le succès aidant, nous ne reprendrons pas de sitôt le chemin du Gymnase.

Tirant argument de la crise du logement et de la crise tout court — il faut bien que quelqu'un en profite — M. Michel Duran a mis en contact deux « milieux » rigoureusement différents. La recette est bonne et le mélange garanti explosif.

MAX FAVALELLI
dans *Paris-Presse*

C'est un conte de fées, où les coups de baguette magique sont remplacés par des coups de mitraillette. Un conte de fées moderne, joué par des personnages de Guignol qui auraient beaucoup lu les romans de la « série noire ».

Mme Alphonsine Legrand, que ses amis appellent Fonsine, est une femme aimable et distinguée, ruinée par les dévaluations, et qui, dans le petit hôtel qu'elle possède au fond d'une rue tranquille d'Auteuil — tout ce qui lui reste de sa fortune — mène, avec sa digne nièce Sophie, une existence calme, mélancolique et étriquée.

Pour augmenter ses ressources, elle décide de prendre un pensionnaire. Un vieux petit retraité du quartier, le respectable M. Larique, lui en procure un : M. Achille, un homme élégant, portant beau, bien élevé, un brasseur d'affaires qui, après une opération chirurgicale, souhaite du repos. Où serait-il mieux, ce bon M. Achille, que dans la chambre mise à sa disposition par Mme Legrand et d'où l'on voit, par deux fenêtres, une place paisible, sur laquelle se dresse la discrète façade d'une petite banque ?

L'arrivée de ce M. Achille, auquel font visite des personnages pittoresques, mais sympathiques — ses fondés de pouvoirs, son chauffeur et son ami, le respectable M. Larique — change tout chez Alphonsine Legrand. Sa maison devient soudain vivante, joyeuse, animée. On y boit l'apéritif, on y dîne au champagne, on y joue des airs de be-bop. Mlle Sophie a renoncé aux lunettes, au chignon et à Jean-Sébastien Bach. Elle danse le jitterburg avec Freddo, le jeune neveu de M. Achille et court avec lui, en robe claire, les caves de Saint-Germain. Un jour, dans un vieux coffre, Fonsine trouvera même un million en pièces d'or, placé là à son intention, pour la « renflouer », par le bienfaisant M. Achille. Oui, le passage dans leur maison de ce financier — spécialiste, dit-il, des « déplacements de capitaux » — aura apporté la joie de vivre, le bonheur, à Mme Legrand.

Mais encore faut-il savoir, pour en apprécier toute la poésie, que le providentiel M. Achille est, en fait, le chef d'un redoutable gang de bandits en traction avant, spécialisés dans les attaques de fourgons bancaires et qui, précisément, feront un coup — 20 millions raflés en deux minutes — contre la banque située sur la petite place et qu'on voit si bien des fenêtres de Mme Legrand. Tous les effets comiques de la pièce — et il y en a beaucoup — viennent de l'opposition entre l'honnêteté naïve et confiante des dames Legrand et la roublarde crapulerie des gangsters. Tout finira très bien, sauf pour un certain Corsini, chef d'une bande rivale, qui sera truffé de projectiles, et pour M. Larique, vieux gredin traître et froussard dans les mains de qui une bombe fera explosion, pour la joie délirante des spectateurs revenus à l'âge où ils applaudissaient Guignol rossant le commissaire.

PAUL GORDEAUX
dans *France-Soir*

Le point de départ de la comédie de Michel Duran s'apparente à celui de *Ces messieurs de la Santé* et de maintes pièces du même genre. Et cela finit dans les complications et les détours — que je regrette pour ma part — d'une comédie américaine (bombes à retardement, coups de matraque, etc.), mâtinée de vaudeville français. Mais la course comporte quelques bons moments.

Denise Grey est délicieuse dans son rôle de bourgeoise ingénue. Julien Carette irrésistible dans celui de Larique.

Et Daniel Lecourtois campe avec beaucoup de finesse et d'assurance le personnage de M. Achille, gangster distingué et séduisant. J'en ai connu un qui lui ressemblait. Auquel il ressemble serait mieux dire. Il avait escroqué pas mal d'argent à plusieurs femmes du monde. Quand elles l'apprirent, il y eut à son sujet la complicité du silence. Une d'elles dit simplement : « Quel dommage ! Il avait de si jolies manières ! » Ce sont les jolies manières de Daniel Lecourtois qui donnent précisément au personnage de M. Achille sa crédibilité et à toutes les scènes où il paraît une certaine classe.

Ses « collaborateurs » : André Bervil (Balard), Jean-Marie Chambois (Marfin). Yves-Marie Maurin (Freddo) sont également excellents.

Picolette est la drôlerie même dans le rôle de la petite bonne Hélène, et Marcelle Praince prête à Mme Brignon son talent si juste et si sûr.

MARCELLE CAPROI
dans *Combat*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954